Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

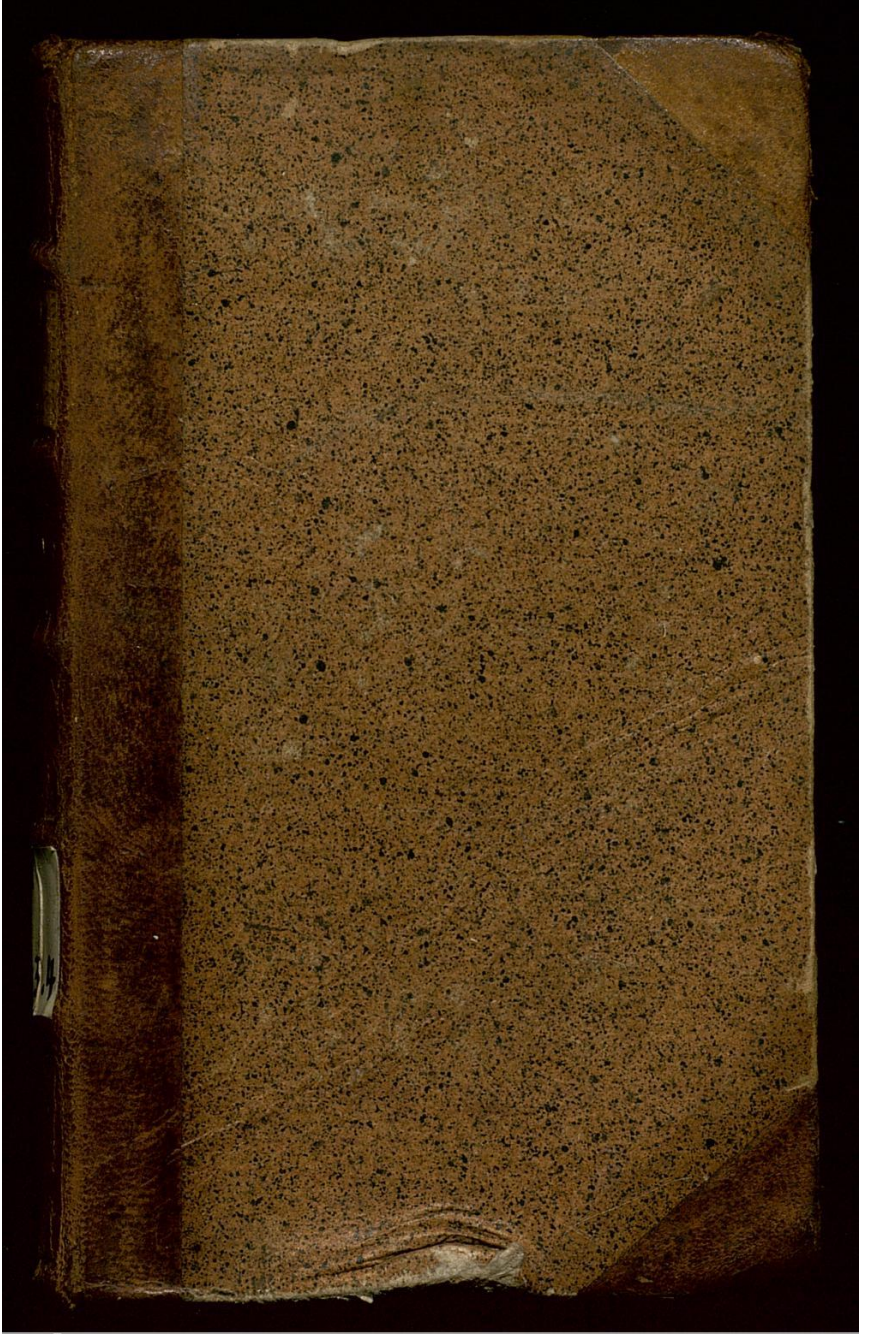
Histoire De Miss Jenny, Ecrite & envoyée par elle à Milady, Comtesse De Roscomond, Ambassadrice d'Angleterre à la Cour de Danemarck

Riccoboni, ...

Paris, 1764

urn:nbn:de:gbv:45:1-2317

Visual Library


Landesbibliothek Oldenburg

HISTOIRE
DE
MISS JENNY

PART. III IV

Spr XV
2
462:3.4

Landesbibliothek Oldenburg

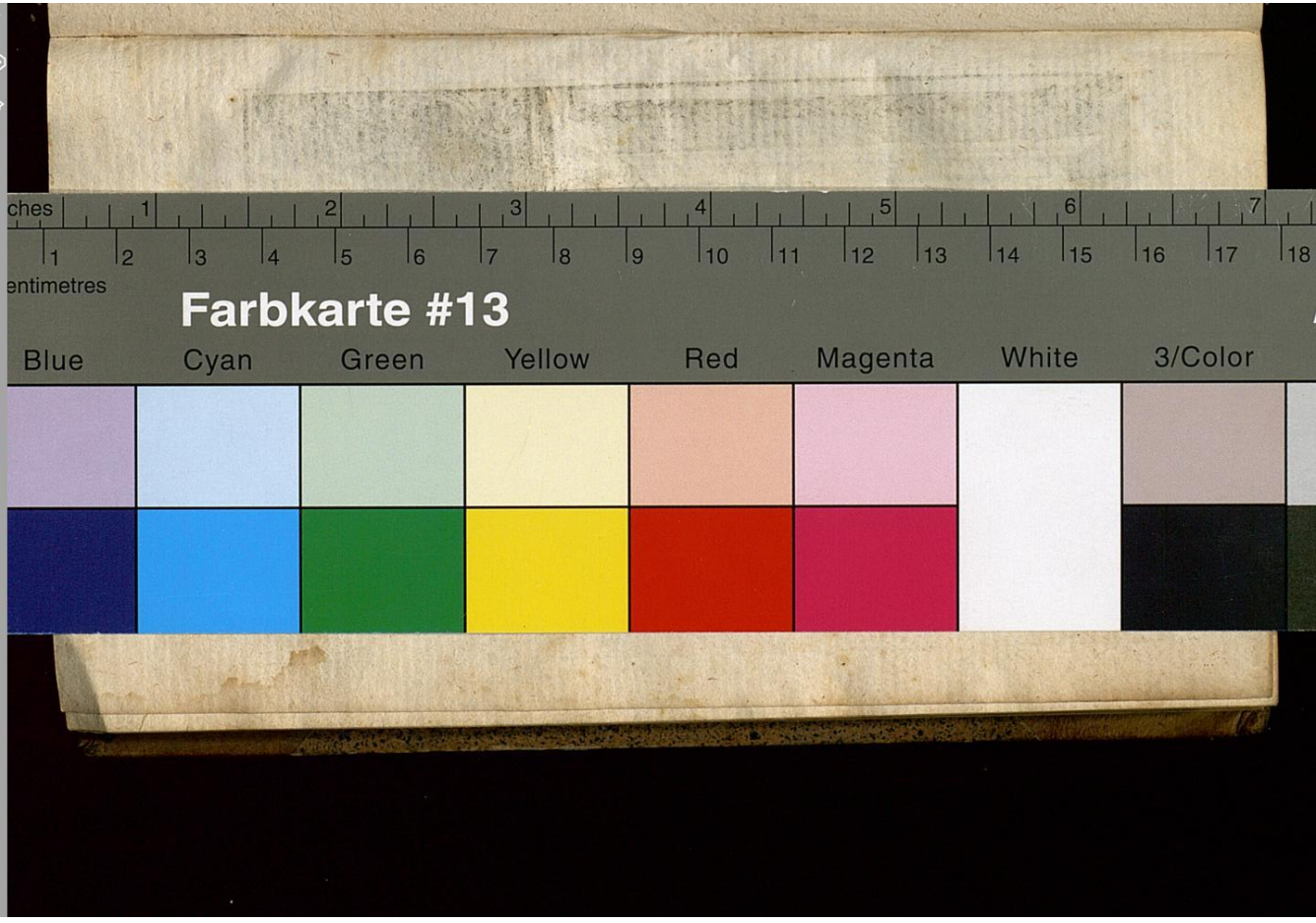
Spr. XV, 2
462

Landesbibliothek Oldenburg

Brandes

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg





Landesbibliothek Oldenburg

HISTOIRE
DE
MISS JENNY,

Ecrite & envoyée par elle à MILADY *Comteſſe* DE ROSCOMOND, *Ambaſſadrice d'Angleterre à la Cour de Danemarck.*

Par Madame RICCOBONI.

TROISIEME PARTIE.

A PARIS,
Chez BROCAS & HUMBLOT, Libraires, rue Saint-Jacques, au Chef Saint-Jean.

M. DCC. LXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Landesbibliothek Oldenburg

EX BIBLIOTHECA
OLDENBVRGENSI.

Landesbibliothek Oldenburg

HISTOIRE
DE
MISS JENNY,

Ecrite & envoyée par elle à MILADY *Comteſſe* DE ROSCOMOND, *Ambaſſadrice d'Angleterre à la Cour de Danemarck.*

MIlord ouvrit la portiere lui-même, & pouſſa un cri en me voyant. Ma frayeur à ſon aſpect, la conſternation de Lidy, & la préſence d'une femme de Milady Rutland, lui découvrirent en partie la vérité. Je m'étois jettée dans les bras de Bridget, comme dans un

asyle sûr; je la conjurois de me défendre, de ne point m'abandonner, de me conduire à Londres. Je la serrois de toute la force qui me restoit; mais déjà affoiblie par tant de mouvements, dont j'avois été agitée, je perdis bientôt la faculté de m'exprimer, & tombai évanouie sur le sein de cette fille.

Milord Danby, pensant que la Ducheſſe m'enlevoit à lui, devint furieux. Sans égard pour elle, sans pitié pour moi, il osa m'arracher avec violence du carrosse de sa femme. Il me prit entre ses bras, me porta dans sa caleche, en fit baisser tous les stores. Par son ordre, un de ses gens y conduisit Lidy, Milord s'y plaça lui-même, & reprit au grand galop la route de Londres.

Pendant deux heures il parut impossible de me retirer de l'état d'anéantissement où me laissoit la suspension de l'usage de mes sens. J'ouvrois les yeux & les refermois d'abord; je revenois un peu & retom-

bois en foibleſſe. On parvint enfin à ranimer mes eſprits. Je portai des regards mal aſſurés autour de moi; me voyant environnée d'objets inconnus, de femmes effrayées, je cachai mon viſage & me mis à pleurer amérement. Je n'oſois demander ou j'étois. Le profond ſilence qui régnoit dans cette chambre, m'enhardit à lever les yeux une ſeconde fois; je me vis ſeule. Ces femmes, qui ſans doute m'avoient ſecourue, venoient de ſe retirer. J'appellai Lidy; on ne me répondit point. J'entendis ſoupirer près de moi: une main brûlante ſaiſit la mienne; je regardai, & j'apperçus Milord Danby à genoux près du ſiege où j'étois aſſiſe. Il vouloit parler; mais ſes pleurs, ſes cris, & ſes gémiſſements étouffoient ſa voix.

Sa préſence m'inſpira plus d'horreur qu'elle ne me cauſa de ſurpirſe. Je me ſentois foible & me croyois prête à mourir. Un froid douloureux glaçoit mes ſens; il me ſem-

bloit qu'il alloit bientôt se communiquer à mon cœur. Laissez-moi, dis-je à Milord, en retirant ma main tremblante, laissez-moi terminer en paix un sort dont vous avez augmenté la rigueur. N'êtes-vous pas content? vous reste-t-il des desirs à satisfaire, des vœux à remplir? puis-je devenir plus malheureuse! après avoir joui de ma crédulité, venez-vous insulter à ma douleur? éloignez-vous pour jamais de l'infortunée créature que vous avez déshonorée, humiliée, avilie, rendu mépriſable à ſes propres yeux. Barbare! étoit-ce dans le sein de la misere, de l'affliction, de l'amertume, que votre passion basse & cruelle devoit se choisir une victime? vous avez durement abusé de ma triste situation: eh, pourtant, quel droit vous donnoit-elle sur moi? Ah Dieu! ai-je pu regarder l'infracteur des loix les plus saintes, comme un généreux protecteur; respecter le lâche séduc-

teur qui me rendoit le jouet de ſes vils deſirs ; ſouhaiter de l'aimer, m'abaiſſer à lui marquer tant d'égards, une reconnoiſſance ſi vive, ſi ſincere! Eh comment oſoit-il recevoir les preuves continuelles de mon eſtime, quand au fond de ſon cœur il s'en reconnoiſſoit ſi indigne?

Je n'ai rien à répondre à ces durs reproches, dit Milord Danby, d'une voix baſſe, j'ai mérité tous ceux que vous voudrez me faire. Votre reſſentiment eſt juſte, donnez-moi les noms les plus odieux, haïſſez-moi, mais ne me mépriſez pas. Ne me regardez point comme un homme artificieux, qui s'eſt plû à vous en impoſer; mais comme un homme foible, dont une paſſion invincible a ſubjugué l'ame, dont les deſirs trop ardents ont égaré la raiſon. Ah ſi vous connoiſſiez la force du ſentiment qui m'attache à vous! ſi vous ſaviez combien ſa violence peut nous emporter loin de nous-mêmes! ſi vous aviez ſenti...

mais j'ai pour juge un cœur indifférent, je n'espere point de pardon.

Il s'arrêta. Je gardai le silence. Quel fruit amer je recueille de mon crime, s'écria-t-il! Ah Miss, Miss, ce n'est pas vous, c'est moi que j'ai trompé. Est-ce vous que cette funeste découverte humilie? avez-vous des reproches à vous faire? N'est-ce pas moi qui rougit à vos yeux, gémit à vos pieds, tremble devant vous? J'ai joui de votre crédulité, dites-vous; non, je n'ai joui de rien. Vous n'avez payé ma tendresse d'aucun retour : vous vous êtes soumise & ne vous êtes jamais donnée. Un amour si vif, si passionné, sans cesse irrité par l'attente, par l'espérance de vous le voir partager, est devenu le seul sentiment de mon ame. Jamais le desir ardent de vous posséder n'égala dans mon cœur celui de vous plaire, d'être aimé de vous, de faire naître & de conserver votre affection. Jugez de mon état présent,

de ma douleur, de mes regrets, du tourment affreux d'un homme dont tous les projets de bonheur ſont pour jamais détruits; qui vous adore, vous a mortellement offenſée, & n'attend plus de vous que de la haine & du mépris.

Il parla long-temps encore, mais je n'étois plus en état de l'entendre. Ma tête déjà embarraſſée, me laiſſoit peu de connoiſſance. Une ſoif ardente me dévoroit; mon front me ſembloit enflammé: je repouſſois Milord Danby, je lui faiſois des ſignes redoublés de ſortir, de me laiſſer. Son obſtination à me parler, à demeurer à genoux près de moi, excita mon impatience. Je jettai des cris perçants. Ah! mon Dieu! Ah! mon Dieu, répétois-je toute en larmes, ſuis-je donc condamnée à expirer dans les bras de l'auteur de mes peines? La main d'un cruel ennemi fermera-t-elle mes yeux? Verrai-je encore en terminant ma vie l'inhumain

qui me fait descendre avec honte dans le tombeau?

Cette agitation violente dura long-temps. Sans cesse j'appellois Lidy ; elle me parloit, me tenoit embrassée, je continuois de la demander en pleurant, en me plaignant de n'être pas avec elle. A tout moment je croyois voir Milord Danby. Une sueur froide inondoit mon visage dès que j'imaginois l'entendre. Je passai quinze jours dans cet état, tantôt accablée, tantôt agitée par les accès d'une fievre brûlante, dont chaque redoublement menaçoit ma vie. Je parlois souvent : mes idées erroient d'objets en objets ; j'adressois de ferventes invocations au ciel, quelquefois de tendres prieres à Milady Rutland, j'implorois sa protection : je pleurois beaucoup ; & ne reconnoissant personne, je repoussois indifféremment tous ceux qui m'approchoient. Quand je revenois un instant à

moi-même, les lueurs foibles & paſſageres de ma raiſon découvroient combien mon cœur étoit profondément bleſſé, & toutes mes poroles exprimoient de la haine & du mépris pour Milord Danby.

Ma fievre ſe ralentit enfin. La nature aidée des fatigants ſecours de l'Art, recommença à prendre ſon cours ordinaire. Je devins convaleſcente; mais je reſtai foible, épuiſée; mes idées n'étoient ni fixes ni étendues; preſque inſenſible, j'éprouvois une ſorte de tranquillité ſtupide. A meſure que ma ſanté ſe rétabliſſoit, le ſentiment d'une vive douleur ſe ranimoit avec elle. La certitude d'être dans une maiſon où Milord Danby m'avoit conduite, où je recevois des ſoins par ſes ordres, où tout lui paroiſſoit ſoumis, m'inſpiroit un dégoût extrême pour ſes habitants & m'en rendoit le ſéjour inſupportable.

Tant que ma vie fut en danger,

Milord Danby ne quitta pas ma chambre. Soigneux d'éviter mes régards, il se tenoit derriere un paravent qui le déroboit à ma vue. Quand je commançai à me lever, il n'osa plus entrer où j'étois, dans la crainte de me causer une révolution trop grande. Son trouble, ses agitations, son inquiétude l'attiroient sans cesse à ma porte. Il faisoit appeller Lidy; vouloit être instruit par elle de mon état, de mes discours, de mes dispositions à son égard. Pendant mon sommeil il venoit doucement près de moi, entre-ouvroit mes rideaux, me contemploit, soupiroit, pleuroit, se retiroit pénétré de douleur; & contraignant Lidy à le suivre, à l'écouter, il la fatiguoit par de longs détails qu'il croyoit propres à lui faire paroître sa conduite moins odieuse. Il lui rappelloit son trouble, sa pâleur, l'abattement où il étoit tombé; pendant qu'abusant d'une cérémonie respectable, profanée par

un homme dénué du caractere qui pouvoit la sanctifier, il m'entendoit prononcer les vœux d'aimer, d'honorer le violateur des loix, le perfide qui me trompoit si bassement. Des pleurs, d'horribles imprécations contre lui-même, interrompoient ses discours: ensuite il se plaignoit d'elle, de sa défiance, de la mienne. Si, disoit-il, j'avois accepté l'établissement qu'il m'offroit, ma complaisance sur ce seul point lui eût fait trouver en lui-même la force de résister à ses desirs, d'attendre son bonheur du temps & des événements. Milady Rutland, deux fois attaquée de ce mal prompt & terrible qui enleve au milieu d'une santé florissante, lui laissoit entrevoir une liberté prochaine. Tout étoit fini, s'écrioit-il; il ne lui restoit que le regret de s'être attiré ma haine, la honte d'avoir manqué à l'honneur, & le reproche amer que son ingratitude & sa trahison excitoient sans cesse dans son ame.

Landesbibliothek Oldenburg

Je logeois actuellement dans la même maison, & chez le même homme dont Milord Danby s'étoit servi lorsqu'il feignit de m'épouser. Il se nommoit Palmer. Après avoir dissipé un riche patrimoine, ce misérable, devenu l'utile & bas complaisant de ses égaux, ménageoit leurs intrigues & vivoit des récompenses prodiguées à ses vils services. Pressé par un ami, Milord Danby employa son crédit en faveur de cet homme méprisable. Il le sauva d'une longue habitation dans nos Colonies. Palmer introduit près de lui, parvint à attirer sa confiance. Milord lui laissa voir toute sa passion pour moi; lui apprit que six mois auparavant il se fût trouvé heureux de m'épouser; mais que, lié depuis ce temps, il étoit sans espérance, & ne pouvoit vaincre son penchant. Palmer flatta ses desirs, l'encouragea par des exemples à surmonter ses scrupules: lui-même eut la hardiesse de

revêtir un habit de Miniſtre, d'en imiter les fonctions, & de me livrer à ſon protecteur.

Ce malheureux étoit le mari d'une jeune perſonne, ſimple, honnête, réſervée, douée de mille qualités aimables. Palmer accoutumé à vivre avec des femmes d'un caractere bien différent, en admiroit davantage la modeſtie de la ſienne. Il reſpectoit ſa vertu, craignoit de perdre ſon eſtime, & lui cachoit ſoigneuſement la ſource de ſon aiſance. Elle paſſoit les deux tiers de l'année à la campagne; & pendant ſon ſéjour à la ville, Palmer l'éloignoit adroitement de chez elle, quand il devoit s'y paſſer des ſcenes propres à bleſſer ſes regards.

Miſtriſs Palmer, abſente dans le temps où Milord Danby me détermina à lui donner la main, ignoroit ma triſte aventure. Une autre femme rempliſſoit alors ſa place & me fit les honneurs de la maiſon. Au moment où Milord m'en-

leva du carrosse de la Duchesse de Rutland, son embarras fut extrême pour savoir où il me conduiroit. A qui présenter deux femmes, dont l'une évanouie, & l'autre baignée de larmes, offroient à la curiosité la moins active un sujet si naturel de s'exercer? Ne s'empresseroit-on pas de me secourir, de me rappeller à moi-même? Eh, quels seroient mes premiers discours? ne découvriroient-ils pas son crime & mes ressentiments.

Cette considération le porta à me mener d'abord chez Palmer, espérant pouvoir me calmer & m'introduire avant la nuit dans une autre maison; mais la promptitude de mon mal, le danger de me transporter pendant l'ardeur de la fievre, le contraignirent de me remettre entre les mains de Mistris Palmer, & de me confier à ses soins. Elle m'en rendit de fort assidus, & prit insensiblement tant d'intérêt à moi, que sans connoî-

tre d'où naissoit ma profonde douleur, elle la partageoit, s'attendrissoit sur mes peines, & mêloit souvent de larmes à celles qu'elle me voyoit continuellement répandre.

J'appris de Lidy toutes ces particularités; elle avoit reconnu le feint Ministre & sa maison. Milord Danby, en lui avouant le crime de Palmer, la prévint sur l'innocence de sa femme, & la conjura de ne point l'instruire d'un funeste secret, dont la découverte, inutile à mes intérêts, détruiroit à jamais le bonheur & la paix d'une personne estimable.

Une sombre mélancolie, une extrême répugnance à prendre des aliments, entretenoient ma foiblesse. Lidy renfermoit au fond de son cœur une partie de ses chagrins, elle craignoit d'irriter les miens. Nous gardions souvent un triste silence; mais nos regards ne se rencontroient point sans exciter

nos larmes. Cette fille prudente & sensible ménageoit les mouvements de mon ame. Elle m'instruisoit peu à peu des circonstances qui pouvoient encore aigrir mes peines, & me les découvroit seulement dans l'instant où il étoit impossible de m'en dérober la connoissance.

Milord Danby ne demandoit point à me voir; cependant je redoutois toujours sa présence. Le desir de m'éloigner d'un lieu où je vivois dépendante de lui, me faisoit souhaiter le parfait rétablissement de ma santé; j'ignorois encore que, captive par ses ordres, ma liberté seroit mise à des conditions.

Mes effets les plus précieux & tout ce qui servoit à ma personne, avoient été transportés chez Palmer. Je chargeai Lidy de séparer des dons de Milord Danby ce qui m'appartenoit, c'est-à-dire, un très-petit reste de ce que

je

je possédois en sortant d'Oxford. Je voulois retourner dans la maison de Mistris Mabel, écrire à Milady Rutland, implorer ses bontés, lui demander un asyle; sa protection devenoit ma seule espérance. J'annonçai ma retraite à Mistris Palmer; & me trouvant un matin assez forte pour sortir, je la fis prier de passer dans mon appartement. Après l'avoir tendrement remerciée de ses soins complaisants, je l'embrassai, lui dis adieu, & demandai une voiture; mais cette femme me présenta une lettre de Milord Danby, me la donna d'un air inquiet, embarrassé, & me pria, en se retirant, de ne point lui imputer mes chagrins, si je me voyois contrariée dans mes desirs.

Mon premier mouvement fut de rejetter la lettre avec dédain, & de m'obstiner à sortir. Lidy, trop sûre que je n'étois pas maîtresse de quitter ma demeure, se résolut enfin à

me découvrir les vues de Milord sur moi, & le plan formé par lui-même pour mon établissement. A la place des articles qui devoient vous lier à Sir James, dit-elle, Milord Danby substitua un autre acte. Sans vous en appercevoir, vous signâtes le contrat d'acquisition d'une terre à douze milles de Londres. Elle rapportoit alors cinq cents livres sterlings; il en a doublé le revenu, en y joignant plusieurs fermes. Son dessein est que vous y viviez, que vous y attendiez la mort de Milady Rutland. Il exige de vous une promesse de ne point prendre d'engagement contraire au desir qu'il montre de réparer sa faute avec éclat. A ces conditions il vous rendra la liberté, & vous pourrez partir quand vous le voudrez; mais voyez sa lettre, continua-t-elle; son inquiétude & l'agitation de ses esprits ont peut-être changé ses idées. Lidy ne put me persuader de fixer mes regards

ſur des caracteres devenus ſi odieux pour moi. A ma priere elle rompit le cachet, & lut ce qui ſuit.

LETTRE de Milord Danby à Miſs Jenny Glanville.

„ Après avoir profané les noms
„ ſacrés d'ami, d'époux, de pro-
„ tecteur, avili celui d'amant,
„ abuſé de tous; ſous quel titre
„ oſerai-je encore me montrer at-
„ taché à vous, à vos intérêts;
„ fille charmante, objet de ma pro-
„ fonde vénération, de mon im-
„ mortelle tendreſſe! Ah, puniſ-
„ ſez-moi, j'y conſens, rejettez
„ tous les vœux d'un coupable;
„ mais que l'horreur qu'il vous inſ-
„ pire, ne vous réduiſe point à
„ éprouver de nouvelles infortu-
„ nes. Quels ſont vos deſſeins? A
„ quoi vous deſtinez-vous? Quel
„ aſyle vous eſt ouvert? Où vous
„ conduira le deſir empreſſé de
„ m'éviter? Eh, pourquoi me crai-

„ gnez-vous? Ai-je tenté de trou-
„ bler votre ſolitude? Ai-je cher-
„ ché à vous voir? Eſt-il beſoin
„ de fuir un malheureux que vos
„ ordres peuvent tenir éloigné de
„ vous?

„ Je ne demande point à Miſs
„ Jenny un pardon que je ne puis
„ jamais m'accorder à moi-même.
„ Les ſuites de mon crime m'en
„ ont fait connoître toute l'énor-
„ mité. De quel trait j'ai bleſſé vo-
„ tre cœur! En quel état je vous
„ ai vue! La pâleur de la mort cent
„ fois répandue ſur cet aimable
„ viſage: ces yeux ſi chers, prêts
„ à ſe fermer pour toujours! Dans
„ ces affreux moments, que j'ai
„ déteſté votre cruel aſſaſſin! Si
„ vous euſſiez ſuccombé, ma main
„ prompte à vous venger.... Mais
„ effaçons, s'il ſe peut, le terrible
„ ſouvenir de votre danger; il dé-
„ chire mon cœur.

„ O, Miſs, Miſs! Si vous péné-
„ triez dans ce cœur où vous ré-

„ gnez, ma funeste situation vous
„ toucheroit peut-être. Livré à
„ la honte, au regret, à l'amer-
„ tume; accablé sous le poids de
„ mes remords, de votre haine.....
„ Mais ne parlons point de moi;
„ je ne mérite pas d'exciter votre
„ pitié. Parlons de vous, dont le
„ cœur pur & les innocentes in-
„ tentions doivent faire renaître
„ la paix & la tranquillité. Si su-
„ périeure à l'homme mépriſable
„ qui vous a trompée, combien
„ de motifs consolants se présentent
„ naturellement à vos idées! pour-
„ riez-vous conserver une éter-
„ nelle douleur, quand vous n'a-
„ vez rien à vous reprocher?

„ Détaché de moi-même, uni-
„ quement occupé de vous, j'ose
„ vous supplier d'accepter la seule
„ réparation que je sois en état de
„ vous offrir à présent. Daignez,
„ Miss, daignez vous retirer chez
„ vous, y vivre indépendante.
„ Pour expier le crime horrible

„ de vous avoir trahie, je m'im-
„ poserai un rigoureux exil. Je
„ n'approcherai point de votre
„ demeure ; je ne vous écrirai
„ point. Content de recevoir par
„ Lidy des assurances du repos
„ dont vous jouirez, je subirai
„ loin de vous le juste châtiment
„ de ma faute. Je ferai plus enco-
„ re ; si vous l'exigez, j'accepterai
„ l'ambassade de Vienne. J'irai sous
„ un autre ciel regretter le bon-
„ heur que j'ai perdu, & gémir
„ des moyens odieux employés
„ pour me le procurer.

„ O, Miss ! aimable & chere
„ Miss ! je ne vous verrai donc
„ plus ! Qu'il me soit permis de
„ mettre un prix à ce dur sacrifice.
„ Accordez une grace, une seule
„ grace à mon repentir. Laissez-
„ moi espérer du temps un heu-
„ reux changement ; laissez-moi
„ entrevoir un pardon éloigné,
„ demandé seulement à l'instant
„ où, libre de vous offrir des vœux

„ plus purs, je pourrai recevoir
„ aux pieds des Autels le nom dé-
„ licieux que j'avois uſurpé. Une
„ ſimple promeſſe écrite de votre
„ main, ſatisfera tous les deſirs
„ que le plus malheureux des hom-
„ mes oſe encore former. Dès de-
„ main, dès ce ſoir on vous con-
„ duira dans votre terre.

P. S. „ Au nom du ciel, n'é-
„ coutez plus cette fierté cruelle,
„ ſource de tous nos maux. Ne me
„ déſeſpérez point par un refus mé-
„ priſant. Eh, grand Dieu, qui
„ peut prévoir où m'entraîneroit
„ la crainte de vous ſavoir errante
„ dans le monde, expoſée à mille
„ dangers, celle de perdre pour
„ jamais vos traces! Au milieu de
„ l'abattement où me plonge les
„ reproches de mon cœur, je ne ſuis
„ ranimé que par l'eſpérance d'aſ-
„ ſurer votre ſort, de le rendre un
„ jour brillant & heureux. O fille
„ aimable! vous dont l'ame eſt ſi
„ tendre, ſi compatiſſante; ne me

„ l'ôtez pas cette douce eſpérance!
„ elle eſt l'unique bien qui me
„ reſte.

J'écoutai cette longue lettre avec impatience, avec indignation. Elle me parut une ſuite des artifices de Milord Danby. Son repentir, feint ou véritable, ne me touchoit point. J'étois bien éloignée de m'engager par des promeſſes à lui conſerver des droits ſur ma perſonne. Je me ſentois humiliée par ſes propoſitions, & plus encore par ſes eſpérances. Juſte ciel! m'écriai-je, en pleurant, combien l'indigence nous abaiſſe dans les idées d'une ame vile! Cet homme me croit donc capable de lui pardonner!

Plus je réfléchiſſois ſur ſes offres, moins j'étois diſpoſée à les accepter. Moi habiter une terre qu'il m'auroit donnée! Vivre de ſes bienfaits! ç'eût été mettre un prix à mon innocence, reconnoître en Milord Danby le pouvoir de me dédom-

mager du bien précieux qu'il avoit osé me ravir. Mon cœur dédaigna ses secours; l'abandon & la misere ne m'effrayoient point, comparés à la honte de lui devoir ma subsistance.

Lidy pensoit comme moi : un nouveau piege lui sembloit caché sous les apparences d'une si grande soumission. Dès les commencements de ma maladie, Francis, le valet de chambre, confident & complice de Milord, lui avoit dit que son Maître étoit nommé à l'ambassade de Vienne. Ainsi Milord Danby vouloit à présent se faire un mérite auprès de moi d'une absence forcée, ou Francis répandoit ce bruit par son ordre. Mais que Milord demeurât en Angleterre ou se rendît en Allemagne, j'étois déterminée à ne jamais lui rien devoir. Sans m'embarrasser de ses prieres, ni de l'espece de menace qui terminoit sa lettre, je voulois me retirer à l'instant de chez Palmer; mais Lidy me répéta que je ne

pouvois sortir. Francis & les gens de la maison veilloient à la porte de mon appartement; ils s'opposeroient, me dit-elle, à mon passage, & me refuseroient absolument la liberté de descendre. Cette connoissance me causa une douleur si vive, qu'elle me parut impossible à soutenir. En cédant à la force, on éprouve un sentiment dont l'amertume ne peut être exprimée. Depuis ce jour, l'éloignement & le mépris que je sentois pour Milord Danby, se changerent en une aversion si grande, que le temps n'a jamais pu la détruire ni la diminuer.

Lidy me conseilla de ne point m'abandonner au dépit violent dont j'étois animée. Elle me représenta la nécessité de dissimuler avec Milord, afin de ne pas redoubler la vigilance de mes surveillants. La sécurité où le mettroit une réponse ménagée, me laisseroit le loisir de chercher les moyens de me soustraire à son pouvoir. Soumise à ses

avis, je surmontai ma répugnance & j'écrivis à Milord Danby. Me trouvant foible encore, lui disois-je, incertaine dans mes idées & voulant réfléchir sur ma position actuelle, je croyois devoir passer huit jours de plus chez Palmer. Une situation aussi triste que la mienne, ajoutois-je, me disposeroit naturellement à ne pas rejetter tous les secours offerts, si, après m'être vue inhumainement trompée, ma confiance pouvoit renaître. Je finissois en l'assurant qu'il seroit bientôt instruit du parti auquel il me paroîtroit convenable de m'arrêter.

Cent fois tentée d'ouvrir mon ame toute entiere à Mistris Palmer, une considération m'avoit toujours retenue. Si en effet cette femme pensoit bien, si elle ignoroit à quel malheureux son mauvais sort l'associoit, devois-je le lui apprendre? Il me paroissoit dur & cruel de sacrifier sa tranquillité à mon intérêt. Son assistance me de-

venoit alors si néceſſaire, que je pris enfin la réſolution de lui parler. J'obſervai tous les ménagements poſſibles dans ma confidence. Sans nommer les complices de Milord Danby, j'inſtruiſis Miſtriſs Palmer de ſa noire trahiſon; je lui montrai ſa lettre, & la conjurai de m'aider à fuir un homme dont l'amour & les ſoins m'étoient également odieux.

J'ignore par quel récit fabuleux on parvint à l'intéreſſer, à l'abuſer en me remettant entre ſes mains; mais la lettre de Milord Danby ne lui laiſſoit aucun doute ſur ma ſincérité. Cette douce & tendre créature me plaignit, pleura avec moi, s'étonna de la complaiſance de ſon mari, le blâma d'employer la force pour me retenir chez lui; elle attribua ce procédé condamnable à la façon de penſer trop libre des hommes, toujours prêts, diſoit-elle, à s'aider dans leurs intrigues, à ſe lier contre l'innocence ſans appui.

En me montrant un desir très-vif de m'obliger, elle me laissa voir peu de dispositions à s'opposer aux volontés de son mari. J'apperçus même en elle tant de crainte de l'irriter ou de lui déplaire, qu'il me parut difficile de la déterminer à rien entreprendre. Je continuois cependant à la presser; elle m'écoutoit d'un air distrait. Je vis ses yeux fixés sur un écrin ouvert près de moi; je venois d'y chercher une bague de peu de valeur, dont Milord Revell m'avoit fait présent dans mon enfance. Les diamants qui rempliſſoient cet écrin, attiroient les regards de Mistris Palmer, & détournoient son attention de mes discours. Le plaisir qu'elle paroissoit prendre à contempler ces pierreries, me fit naître l'idée d'en employer une partie à me procurer la liberté. Cette occasion étoit la seule où je pouvois, sans rougir, m'approprier les dons de Milord Danby. Je tirai de cet écrin des

boucles de grand prix, & un superbe collier. Je priai Mistris Palmer de s'en parer, de les recevoir comme une marque de ma reconnoissance, & un moyen de la rendre excusable aux yeux de son mari, s'il découvroit jamais qu'elle eût favorisé ma fuite.

Cette femme attendrie par mes pleurs, & peut-être éblouie de la richesse du présent, hésita quelques moments encore, se rendit enfin à mes instances, & consentit à seconder le projet de mon évasion. Avec le dessein de me soustraire aux recherches de Milord Danby, il ne m'étoit plus possible de retourner chez la sœur de Lidy. Je ne connoissois personne, personne ne me connoissoit; j'ignorois en quel lieu je pourrois me retirer. Mistris Palmer se chargea du soin de me trouver un logement convenable & sûr. Dès ce même jour elle le retint. Une bonne veuve demeurant au milieu de la Cité, s'apprêta à me recevoir.

Sa maison, composée de deux seuls appartements, partagée entre elle & moi, ne m'exposeroit point à de fâcheuses rencontres. Mistris Palmer convint du loyer & de la pension. Comme cette femme la connoissoit depuis long-temps, elles s'arrangerent aisément ensemble.

Ce point important réglé, nous concertâmes les mesures qu'il nous restoit à prendre. Plusieurs circonstances rendoient ma sortie moins difficile qu'elle ne l'avoit paru d'abord. Cette même semaine, Mistris Palmer partoit pour aller à Colchester où sa mere demeuroit. Son mari soupoit tous les Jeudis à Hilldegate avec des jeunes gens, qui formoient entre eux une société dont Palmer étoit l'ame. Comme ces jours-là il se retiroit fort avant dans la nuit, il n'entroit point chez sa femme. Elle fixa ma sortie au soir du Jeudi, & son départ au Vendredi matin. A l'exception de deux robes & d'une petite quan-

tité de linge, mes habits mêlés avec les siens dans ses coffres, me seroient renvoyés à loisir. Le portrait de ma mere, détaché de sa bordure, la cassette qui renfermoit ses papiers, seuls biens dont la conservation me fut chere, pouvoient être emportés de même. On ne s'appercevroit de ma retraite que le lendemain à l'heure où l'on entroit ordinairement chez moi: Mistris Palmer auroit déjà fait plusieurs milles, & ne seroit exposée ni aux reproches de Milord Danby, ni aux premiers mouvements de la colere de son mari. Il ne restoit que Francis dont la vigilance nous embarrassoit; mais on découvrit un moyen de la rendre inutile.

Mistris Palmer se souvint d'une porte de mon cabinet, que le froid avoit obligé de condamner. Elle me la fit voir derriere des tablettes garnies de livres. Cette porte donnoit sur une petite terrasse qui communiquoit à son antichambre. Nous levâ-

levâmes aiſément les tablettes; un des battants cédant à nos efforts s'ouvrit, & nous offrit la commodité de paſſer pendant la nuit de mon appartement au ſien, ſans être vues de ſes gens ni de Francis, & d'ôter de chez moi ce que je voudrois emporter.

Le ſoir du Jeudi je fis fermer ma porte en-dedans à l'heure accoutumée. J'attendis impatiemment celle dont nous étions convenues. Elle ſonna enfin, & je ſortis par le cabinet avec Lidy. Nous traverſâmes la terraſſe. Miſtriſs Palmer me reçut ſans lumiere à la porte de ſon appartement, & m'introduiſit dans ſa chambre. Je tremblois; Lidy ſe ſoutenoit à peine, & ma conductrice inquiete s'arrêtoit à chaque pas. Quand elle ſe crut aſſurée que ſes gens raſſemblés pour ſouper ne pouvoient ni nous voir ni nous entendre, elle nous fit deſcendre doucement, ouvrit ſans bruit la porte de la rue, & me remit entre les

mains d'un homme âgé, frere de Miſtriſs Tomkins chez qui j'allois loger. Depuis une heure il m'attendoit à dix pas avec une voiture. Je ſerrai Miſtriſs Palmer dans mes bras, ſans pouvoir lui exprimer ma reconnoiſſance que par mes larmes; je me hâtai de gagner le carroſſe. L'honnête vieillard m'aida à y monter, rendit le même ſervice à Lidy, ſe plaça près d'elle, &, ſuivant ſa direction, on nous conduiſit à ma nouvelle demeure.

Il étoit près de minuit quand nous arrivâmes. La Maîtreſſe de la maiſon me reçut d'un air civil & reſpectueux; elle me croyoit une fille de Qualité, échappée, par le ſecours de Miſtriſs Palmer, aux importunes ſollicitations d'un tuteur intéreſſé, qui vouloit la contraindre à épouſer ſon fils, pour s'emparer des biens confiés à ſes ſoins. Je devois attendre chez elle le retour d'une parente abſente, & me cacher à tous les yeux juſqu'à ſon

arrivée. Deux guinées, dont je recompensai les peines de son frere, lui donnerent l'espérance de tirer un profit considérable du séjour que feroit dans sa maison une personne riche & libérale; espérance, qu'elle ne perdit pas sans chagrin, quand le temps lui découvrit son erreur. Elle m'ouvrit un appartement très-propre & fort commode, où elle me laissa en liberté de prendre le repos qu'elle me souhaita.

Dès que je fus seule avec Lidy, je l'embrassai étroitement; mon cœur se sentoit soulagé d'une de ses peines. Je n'étois plus au pouvoir de Milord Danby; mais que le souvenir d'y avoir été, détruisit bientôt ce léger mouvement de satisfaction! Nous pleurâmes longtemps toutes deux sans nous parler; je cachois mon visage dans le sein de cette tendre amie, je la pressois contre le mien. Rompant enfin ce triste silence: ô, ma chere

Lidy, lui dis-je, que la douleur dont je me sens oppressée a d'amertume! quelle différence des larmes que je versois en quittant Oxford, en sortant du Château d'Alderson, à celles que m'arrache mon humiliante disgrace! Je ne trouve plus en moi cette dignité, ce sentiment intérieur, qui, au milieu de mes peines, dans le sein de la pauvreté, m'élevoient à mes propres yeux. Hélas! qu'est-il donc devenu? Comment le crime de cet homme me réduit-il à la honte, à l'abaissement, à n'oser fixer mes regards sur les autres, à rougir en les tournant sur moi-même!

Ne vous abandonnez point à ces cruelles réflexions, interrompit Lidy: vous n'avez offensé ni le ciel, ni l'honneur; puisse une certitude si consolante accompagner toujours vos pleurs! Chere Miss, elle doit à présent bannir le trouble de votre ame, vous aider à supporter le malheur dont vous gémissez.

Eh, pourquoi ceſſeriez-vous de vous eſtimer, quand l'homme qui vous a ſi baſſement trompée, vous reſpecte lui-même, rougit des avantages qu'il a remportés ſur vous, & ne peut ſe les rappeller ſans honte & ſans remords? Le ſuccès de ſa feinte eſt devenu la punition de ſon crime. Il conſerve pour vous cette paſſion ardente, ces ſentiments vifs qui l'égarerent; en ſatisfaiſant ſes deſirs, il les a augmentés, & s'eſt rendu ſi malheureux, que je doute ſi vos chagrins égalent les ſiens. Elle me raconta alors une partie de ſes entretiens avec Milord Danby; & s'efforçant de porter mes idées ſur des ſujets moins révoltants, elle me parla de Milady Rutland, me conſeilla de lui rappeller ſes généreuſes offres, & de ranimer ſes tendres diſpoſitions à mon égard par le détail de mes peines paſſées, & de ma ſituation préſente.

Mistriss Palmer s'étoit chargée de me faire savoir si la Ducheſſe se trouvoit encore à Londres. Dans la supposition que cette Dame en fût déjà partie, elle devoit s'informer du lieu où je pourrois lui adresser une lettre, & m'en instruire. Dix jours se passerent à attendre des nouvelles de Mistriss Palmer. Enfin on m'apporta de sa part mes habits & une lettre; ce qu'elle m'apprit, redoubla tous mes chagrins.

Après un séjour de six semaines à la Cour, Milady Rutland en étoit partie pour reprendre le cours ordinaire de ses voyages, & visitoit actuellement les amis qu'elle cultivoit dans les différentes Provinces du Royaume. Sans être dirigé par elle, il paroissoit impossible de suivre sa marche, ou de parvenir à l'atteindre. Mistriss Palmer me conseilloit d'adresser mes lettres en Ecosse, d'où elles seroient renvoyées à Milady. Elle me disoit

que Milord Danby, prêt à partir pour se rendre en Allemagne, venoit de tomber dangereusement malade. Son mari & lui ne doutoient point qu'elle ne m'eût prêté son assistance ; mais Milord, dans la crainte peut-être de la trouver trop instruite, & de l'exciter à répandre son secret, avoit expressément défendu à Palmer de la chagriner à ce sujet. Ainsi les reproches de son mari étoient sans aigreur. Elle finissoit en me marquant beaucoup de regrets de n'être plus à portée de me donner de nouvelles informations, devant s'embarquer incessamment pour l'Irlande, où sa mere & elle alloient recueillir une succession, dont les droits, contestés en partie, les forceroient peut-être à un long séjour.

Cette lettre m'affligea sensiblement. La maladie de Milord Danby éloignoit son départ, m'obligeoit à me cacher, m'ôtoit la liberté d'aller chez Mistris Mabel, où la né-

ceſſité de diminuer ma dépenſe me faiſoit ſouhaiter de retourner. Je donnois deux guinées par ſemaines à Miſtriſs Tomkins, & devois les donner toujours en avance. Entre Lidy & moi nous n'en poſſédions que vingt, en ſortant de chez Palmer. Je ne pouvois plus eſpérer un ſecours prochain de Milady Rutland. Je lui écrivis cependant : mais qu'attendre de cette démarche, & dans quel temps en ſaurois-je l'effet? Pour comble de diſgrace, Lidy, ma chere Lidy, qui mettoit tous ſes ſoins à me conſoler, s'efforçoit de m'engager à m'occuper moins de ma cruelle aventure, en étoit ſi douloureuſement affectée elle-même, que peu-à-peu elle tomba dans une langueur, dont ſa piété ni ſon courage ne purent lui faire repouſſer les dangereuſes atteintes. Elle perdit le ſommeil, prit du dégoût pour tous les aliments, & s'abandonna à la noire mélancolie qui la conſumoit. Pâle,

foible, abattue, elle attachoit sur moi ses yeux baignés de pleurs; elle joignoit ses mains, les levoit vers le Ciel, & s'écrioit: Hélas! que fera-t-elle! que deviendra-t-elle! en quel état vais-je la laisser!

Ses larmes, son inquiétude, le dépérissement visible de sa personne, me rempliſſoient de terreur. Je me hâtai d'appeller auprès d'elle tous ceux dont l'art & les soins pouvoient la soulager. Son extrême appesantissement l'obligea bientôt à garder le lit. Je la servois avec ce tendre empressement que donne l'amitié. Elle se montroit sensible à mes caresses, se prêtoit sans répugnance à tout ce qu'on exigeoit d'elle; mais rien ne la ranimoit.

Les secours nécessaires à son mal, le prix excessif dont on paye les courtes visites de ceux qui les indiquent, me réduisirent en peu de jours à recourir aux plus tristes expédients, à charger Mistris Tom-

kins de me défaire avec désavantage de tous les effets qui m'étoient restés. Je voyois augmenter les besoins, & disparoître les moyens d'y satisfaire. J'envoyai chez Mistris Mabel, espérant que le sang & l'amitié l'engageroient à rendre service à sa sœur : par une fatalité étrange, cette femme venoit de quitter son commerce & de se retirer dans la Province de Galles. Mistris Tomkins ne pouvoit m'avancer les dépenses les plus modiques. Elle me répétoit souvent qu'elle étoit pauvre & sans crédit. L'esprit rempli de la feinte confidence de Mistris Palmer, elle me conjuroit de recourir à mon tuteur. Elle blâmoit ma conduite obstinée. Je l'assurois envain que personne dans l'Univers ne s'intéressoit à moi; elle ne me croyoit point. Son bon cœur, son empressement, sa compassion même, la rendoient importune & souvent fâcheuse. Elle se chagrinoit de me voir perdre si

considérablement sur des effets, dont elle tiroit avec peine un prix très-bas. Je ne recevois point de nouvelles de Milady Rutland, je cessois même d'en attendre : le temps consumant enfin mes foibles ressources, je parvins au douloureux moment où dénuée de tout, jettant envain de sombres regards autour de moi, je n'appercevois plus rien dont j'eusse le pouvoir de disposer.

Cette horrible détresse excita mon impatience, & révolta mon ame. Après de longues, d'effrayantes réflexions, je tombai à terre & m'abandonnai aux cris, aux gémissements, à la violence d'un esprit aigri par la continuité du malheur. Loin d'élever mes pensées vers la source des consolations, d'implorer dans l'amertume de mon cœur celui dont le bras puissant soutient toute la nature; une orgueilleuse présomption m'égara, me livra au murmure, me persuada que l'inno-

cence de mes démarches devoit me rendre l'objet des attentions de la Divinité, m'attirer ſes ſecours, ſa protection; j'oſai juger les décrets d'une Providence, dont les ſoins, ſouvent voilés à notre foible intelligence, mais toujours actifs, guident sûrement le cœur ſoumis qui s'y confie & en attend l'effet avec réſignation.

Pendant que ces mouvements terribles m'agitoient, la garde de Lidy vint m'annoncer un Miniſtre qui demandoit à me parler. Il ſuivoit cette femme, & entra comme elle ſortoit. Je tournai la tête, & levant ſur lui des yeux baignés de larmes, dans l'impoſſibilité de parler, j'attendis qu'il s'expliquât ſur le ſujet de ſa viſite.

Cet homme attendri de l'état où il me voyoit, me conſidéroit en ſilence, & ſembloit interdit. Je lui fis ſigne de s'aſſeoir. Il s'inclina profondément; & s'avançant tout près de moi: Une Dame, me dit-il, d'un

ton bas & ému, dont le cœur compatissant se plaît à soulager les maux qui lui sont connus, apprit hier, en partant pour la campagne, qu'une personne malade ici pouvoit avoir besoin de son assistance. Elle m'a laissé ce billet, m'a chargé de le lui apporter, & de l'assurer de la continuité de ses secours aussi longtemps qu'ils lui seront nécessaires. En prononçant ces derniers mots, il posa un papier sur la console de marbre qui étoit près de moi, & se couvrant le visage de son mouchoir, il sortit avec précipitation.

Etonnée de ses discours, de son action, n'osant encore me livrer à l'espérance, je pris ce papier: c'étoit un billet de cinquante livres sterlings. Dans le transport de ma reconnoissance, je bénis mille fois la main généreuse dont le bienfait relevoit mon cœur abattu. Il me sembla qu'une créature céleste venoit de m'apparoître, de faire passer miraculeusement ce secours jusqu'à

moi. Je courus auprès de Lidy pour l'instruire de cet heureux événement. Je la trouvai toute en pleurs, & M. Peters, un honnête Ecclésiastique, lui tenant les deux mains, lui parlant avec feu, & paroissant, comme elle, dans le plus grand attendrissement.

C'étoit le Curé d'un petit Bourg, situé au milieu de la Province d'York. Son naturel obligeant l'avoit conduit à Londres, avec le dessein de rendre un service important à deux de ses Paroissiens, parents de Mistris Tomkins; il logeoit chez elle pendant son séjour dans la Capitale, Notre triste situation l'intéressoit. Un zele vraiment pieux, une charité ardente lui inspiroient des sentiments de pere pour tous les humains. Ce bon Prêtre visitoit souvent Lidy, prioit avec elle, la consoloit, lui offroit même des secours qu'il n'auroit pu donner sans se gêner. Le revenu de son bénéfice ne passant pas quarante livres ster-

lings, cette rente si modique suffisoit à peine à l'entretien d'une femme & de deux filles qui composoient sa famille. Mais la médiocrité de sa fortune ne resserroit pas son cœur.

Edifié des principes de Lidy, touché de son attachement pour moi, sensible à l'inquiétude qu'elle lui montroit sur mon sort, inquiétude vive, la seule capable de troubler la parfaite résignation de cette ame pure; il entreprit de calmer ses alarmes, de la débarrasser d'un poids si pénible, en se chargeant lui-même des soins dont elle s'occupoit. Il lui promit, il lui jura de ne point quitter Londres que le Ciel n'eût disposé d'elle, de devenir mon appui quand elle ne seroit plus, de me conduire dans sa maison, de m'y traiter comme sa fille, comme un enfant dont Dieu même le nommoit pere & lui ordonnoit de prendre un soin particulier. Cette assurance, que la propre situation de ce véné-

rable Pasteur rendoit si noble, eut l'effet qu'il en avoit espéré. Elle tranquillisa le cœur de Lidy, lui fit tourner toutes ses pensées vers l'éternité, & attendre avec moins de douleur & d'effroi le moment où le Ciel l'appelleroit à lui.

A l'instant où j'entrai dans sa chambre, elle remercioit M. Peters. En me voyant, elle le pria de me faire part du sujet de leur entretien. Ce digne Prêtre me répéta ses généreuses intentions, mais avec ménagement, avec timidité même. Il sembloit craindre de blesser mon oreille par le son de ces expressions consacrées à marquer la supériorité de celui qui donne, sur l'indigent forcé de recevoir. Il ne cherchoit point à m'inspirer de la reconnoissance, mais à introduire une douce consolation dans mon ame; il vouloit me faire oublier mes peines, & non pas m'avertir qu'il les soulageroit. En écoutant M. Peters, je sentois moins ma situation que l'espérance

pérance de la voir changer. Ah, Madame, que n'oblige-t-on toujours ainſi! Ce n'eſt pas le malheur qui humilie, c'eſt la dure compaſſion des hommes. On ne rougit point d'être à plaindre, le beſoin n'avilit pas; mais on rougit d'expoſer ſa miſere aux yeux de l'homme riche & vain, qui regarde ſon aiſance comme un droit de dédaigner le pauvre, même le pauvre aſſez fier, aſſez noble, pour n'exiger ni ſa pitié ni ſes ſecours.

Mes remerciements à M. Peters furent proportionnés à ſa bonté; mais ſes diſcours me cauſerent un ſaiſiſſement terrible, en me laiſſant preſſentir l'état de ma chere Lidy. L'idée d'une éternelle ſéparation n'avoit point encore frappé mon eſprit; j'eſpérois beaucoup des ſoins de l'homme habile qui la viſitoit. Mes craintes ſe bornoient à manquer des moyens de lui continuer les ſecours d'un art dans lequel je me confiois. Trompeur eſpoir, né

seulement de mes souhaits! je devois perdre mon unique amie, rien ne pouvoit me la rendre, & j'allois bientôt éprouver qu'aucune douleur déjà sentie, ne prépare notre ame à supporter une douleur nouvelle. Mais en est-il de comparables à celle que nous cause la mort d'une personne aimée, à l'horreur de la voir s'anéantir, disparoître! une force absolue nous l'enleve, nous l'arrache avec violence, nous en sépare pour jamais! Vaine puissance des hommes, que vous êtes bornée! Eh, de quel prix sont tous les biens du monde! Hélas, ils ne peuvent ni nous conserver ni nous rendre l'objet précieux d'une tendre affection!

J'instruisis Lidy & M. Peters du don considérable de la Dame, dont le cœur bienfaisant s'intéressoit à nos peines. Je leur dis la promesse consolante qui se joignoit à son présent. Le ciel puisse-t-il l'inspirer & vous protéger, Miss, s'écria Lidy! Je ne vous laisse point abandonnée

& ſans aſyle, mes vœux ſont remplis, & mes derniers inſtants ſeront heureux.

Le lendemain je donnai le billet de banque à Miſtriſs Tomkins, afin qu'elle le changeât. L'agitation où j'étois la veille, ne m'avoit pas permis de réfléchir ſur une libéralité ſi extraordinaire. Comment ma ſituation ſe répandoit-elle au-dehors? Par qui cette Dame ſe trouvoit-elle informée de la miſere d'une fille malade, à qui ſon bienfait s'adreſſoit? Pourquoi le Miniſtre, chargé du pieux office de la ſoulager, rempliſſoit-il ſa commiſſion près de moi? Comment ſavoit-il mon nom? D'où vient me demander, ne pas parler à celle que la généroſité de cette Dame regardoit immédiatement? Ces queſtions faites par moi à Miſtriſs Tomkins, l'embarraſſerent. Elle héſitoit, ſembloit craindre de me répondre. Son trouble m'allarma; l'objet d'une forte haine, comme

celui d'un tendre attachement, est toujours présent à notre idée. Je tremblai, en pensant à Milord Danby: il pouvoit avoir découvert ma retraite. Je me sentis saisie d'effroi en songeant que, sous cet habit respectable, un autre Palmer venoit peut-être me tendre de nouveaux pieges.

Après une longue apologie de ses bonnes intentions, Mistris Tomkins m'apprit enfin, qu'ayant une niece au service de Milady d'Anglesey, elle lui avoit porté des tablettes à moi, dont on lui offroit seulement deux guinées, & que son frere assuroit en valoir plus de douze. Pour engager cette fille à les montrer à sa Maîtresse, à s'efforcer de les lui faire acheter à un prix plus convenable, elle s'étoit ouverte sur ma situation, sur l'imprudence de Mistris Palmer, qui ne devoit pas loger dans la maison d'une pauvre femme deux personnes privées d'amis & de secours, dont les peines

lui déchiroient le cœur. Elle avoua que mon nom pouvoit lui être échappé, & me donna un billet de Bella, sa niece, daté de trois jours avant la visite du Ministre. Elle disoit à sa tante de ne point s'inquiéter des tablettes, que Milady d'Anglesey les gardoit, & en feroit incessamment remettre le prix à la jeune Dame. En attendant elle lui envoyoit quatre guinées pour obvier aux besoins les plus pressants; en effet je les avois reçues: cette explication me tranquillisa, & me détermina à me servir sans scrupule d'un secours que ma position me rendoit si nécessaire, & à pardonner à Mistris Tomkins l'indiscrétion qui me le procuroit.

Deux jours après, M. Jennisson, le Ministre, envoyé chez moi par Milady d'Anglesey, me fit demander la permission de me voir. Je le reçus dans mon cabinet; ma tristesse & mon accablement parurent

l'affecter beaucoup. Il me confirma le récit de Miſtriſs Tomkins, en m'apprenant que Milady d'Angleſey, pénétrée de la ſituation de Lidy, dont une de ſes femmes lui avoit fait la peinture touchante, s'étoit empreſſée à la ſecourir. L'extrême politeſſe de M. Jenniſſon l'engageoit à ſéparer l'intérêt de Lidy du mien; il feignoit d'ignorer que je partageois ſa miſere, & mit toute ſon adreſſe à me faire entendre combien la protection de Milady me deviendroit avantageuſe, ſi je conſentois à remettre mon ſort entre ſes mains.

Pendant qu'il me parloit, je cherchois à rappeller à ma mémoire une idée confuſe de ſes traits; ils ne paroiſſoient point abſolument étrangers à mes yeux. Soit à Oxford, ſoit chez Milord Alderſon, il me ſembloit qu'une même phyſionomie avoit autrefois frappé mes regards. Mais la crainte du plus triſte événement tenoit mon

cœur dans un trouble continuel, & ne me laissoit point assez de tranquillité d'esprit pour m'occuper longtemps d'une recherche si frivole.

L'air noble de M. Jennisson, ses obligeantes expressions, je ne sais quoi de doux & d'affectueux, mêlé à tous ses discours, m'inspirerent de la confiance. Je ne lui cachai ni ma position fâcheuse, ni les ressources qui m'étoient offertes. La proposition de M. Peters le toucha. Il loua son zele, l'admira, rêva; & se levant pour sortir, il me demanda si je voudrois bien le recevoir le lendemain à la même heure. Il me dit qu'il verroit Milady d'Anglesey, & lui communiqueroit un projet dont il n'osoit me parler avant de savoir si cette Dame l'approuveroit. En me quittant il me pria de ne point m'abandonner à la tristesse, & me répéta plusieurs fois que mes qualités estimables me procureroient de tendres & de puissants amis. Le lendemain il fut

exact, & me remit en entrant un billet de Milady d'Angleſey. Je l'ouvris avec une vive émotion, & j'y lus ces paroles conſolantes.

Milady d'Angleſey à Miſs Jenny.

„ Chere Miſs, j'ai chargé M. „ Jenniſſon de vous expliquer mes „ intentions. Le mérite qu'il a dé- „ couvert en vous, m'attache à „ vos intérêts. Si des ſoins indiſ- „ penſables ne me retenoient ici, „ je me ferois un plaiſir véritable „ d'aller vous voir, vous conſo- „ ler, & vous aſſurer moi-même „ du deſir que j'ai de me lier inti- „ mement avec vous. Croyez M. „ Jenniſſon; il a ma confiance, il „ eſt digne de la vôtre. Mes deſ- „ ſeins & mes ſentiments lui ſont „ connus. Je remplirai tous les en- „ gagements que je prends par ſa „ médiation; & déjà je me dis dans „ la ſincérité de mon cœur, votre „ tendre amie. La Comteſſe d'An- „ gleſey.

J'étois si surprise & si touchée du procédé généreux de cette Dame, que j'avois peine à trouver des termes capables d'exprimer ma reconnoissance. Je voulus remercier M. Jenniſſon des soins qu'il prenoit lui-même pour une infortunée; mais il m'interrompit. Avant de vous informer de la démarche que j'ai faite, dit-il, avant de vous instruire de ses effets, permettez-moi, Miss, de vous demander si vous avez mûrement réfléchi sur le parti où vous semblez vous être arrêtée. L'appui dont vous me parlâtes hier, me paroît bien foible. M. Peters est un homme sensible, honnête. En offrant de vous retirer chez lui, il a plus consulté son cœur que ses facultés. J'applaudis à ses nobles intentions; mais dépourvue comme vous l'êtes à présent, quand votre tendre compassion vous a tout fait sacrifier pour Lidy, n'avez-vous besoin que d'un asyle? Dailleurs savez-vous si la femme

& les filles de ce bon Ecclésiastique verront sans chagrin une étrangere partager avec elles la portion, déjà si modique, qu'un droit naturel leur donne à sa fortune: vous même, ne sentirez-vous pas une peine continuelle de la diminuer, de voir cette famille se gêner beaucoup pour vous donner peu? Le cœur de Miss Jenny gémiroit sans cesse dans cette position. Une retraite plus convenable à votre éducation, à votre âge, à vos sentiments, vous est préparée par mes soins. Milady d'Anglesey vous l'offre, & desire ardemment de vous la voir accepter. Cette Dame est veuve, jeune, aimable, vertueuse, maîtresse de sa fortune & de ses volontés: depuis long-temps elle souhaite une compagne assidue, dont l'humeur complaisante & l'esprit agréable puisse l'attacher, mériter sa confiance, & lui faire goûter dans sa maison les charmes d'une société douce &

sans assujettissement. Je lui parlai de vous hier, vous lui convenez parfaitement. Des raisons, inutiles à vous dire, rendent ma recommandation très-forte auprès d'elle. Elle vous recevra bien, vous l'aimerez, elle rendra votre sort heureux. Sa protection vous mettra à couvert des dangers où vous resteriez exposée en vivant à Londres, & vous éviterez le regret de vous rendre à charge à un homme embarrassé déjà à pourvoir aux besoins de sa propre famille.

Je me taisois, je rêvois, j'hésitois; je n'osois refuser, & craignois d'accepter. Mille mouvements confus suspendoient mes résolutions. M. Jennisson surpris & mécontent de mon indécision, s'étendit avec vivacité sur tout ce qui devoit me déterminer à suivre ses conseils. Chere Miss, me disoit-il, d'un ton affectueux, votre intérêt seul m'anime; il m'engage à vous presser de profiter de mes soins. Ne re-

jettez pas un asyle sûr & honorable, ne me donnez pas le chagrin d'avoir travaillé en vain à vous procurer une vie douce, tranquille, un état solide, agréable, & une amie digne, à tous égards, d'être recherchée.

Il est des situations où l'abattement de notre esprit semble nous éloigner de tout ce qui nous paroît environné d'éclat. Il place le bonheur à une distance infinie de nous, ôte à nos idées cette activité propre à nous en rapprocher, au moins par nos desirs. Combien avois-je souhaité le sort que l'on m'offroit! en sortant de chez Milord Alderson, il eût rempli mes vœux les plus ardents; mais en ce moment, la douleur dont mon ame se sentoit oppressée, me portoit à préférer l'humble toît de M. Peters, à l'asyle brillant qu'on me destinoit. La solitude & l'obscurité convenoient à la profonde amertume de mes réflexions; mais le Ciel, dont la bonté

me faisoit rencontrer ce digne Pasteur pour guider mes pas, pour me cacher dans l'ombre, pour m'écarter d'un monde où je devois sentir de nouvelles peines, voulut punir mes murmures, ma coupable défiance, en ouvrant deux routes devant moi, & me laissant l'arbitre du sentier où je choisirois de m'engager.

Les représentations de M. Jennisson me parurent sensées; ses raisons & ses prieres me déterminerent. Je ne crus pas devoir abuser du bon cœur de M. Peters, aller habiter une maison dont j'incommoderois les maîtres, où je pourrois porter le trouble & la division. Interrompre la paix d'une famille satisfaite dans la médiocrité où elle vit, c'est chercher à déranger l'ordre admirable de la Providence, qui, par une juste répartition de ses biens, accorde les douceurs du repos à ceux de ses enfants qu'elle prive d'un partage

plus envié & moins heureux peut-être.

Ces considérations me porterent à préférer les bontés de Milady d'Angleſey, à la tendre invitation de M. Peters. Je ſouhaitai ſeulement qu'il fût inſtruit des ſoins, même des conſeils de M. Jenniſſon, & ſoumis ma conduite à la déciſion de cet honnête Miniſtre. Je le fis demander, il vint. A ma priere, M. Jenniſſon l'informa des intentions de Milady. Je lui montrai ſon billet, & lui donnai l'entiere liberté de prononcer ſur ma deſtinée.

Je ſerois bien fâché, Miſs, me dit cet homme généreux, de vous priver de l'appui d'une Dame riche & libérale, portée à vous obliger. Si ma fortune égaloit la ſienne, je ne lui céderois pas l'avantage de vous être utile : mais vous ne devez point balancer entre ſa protection & mon amitié. Cependant, chere Miſs, comme la ſatis-

faction n'eſt pas toujours attachée à la ſplendeur, ſi votre ſort chez Milady d'Angleſey ne remplit pas l'attente de M. Jenniſſon, & les vœux que je forme pour votre bonheur, ma maiſon vous ſera ouverte dans tous les temps. Les goûts & les affections des grands s'affoibliſſent en ſe multipliant : ils les étendent ſur tant d'objets ! Si l'inconſtance de Milady vous fait éprouver des peines, des mortifications, ſouvenez-vous alors d'un ami moins brillant, mais plus ſolide. Une ligne de votre main me ramenera à Londres. Cher Miſs, ajouta-t-il, d'un ton attendri, tant que je reſpire vous avez un pere ; ſon pouvoir eſt foible, mais ſon affection eſt grande, & jamais elle ne ſe démentira.

Sûre de ne pas offenſer M. Peters en changeant de deſſeins, j'écrivis à Milady d'Angleſey. Une reſpectueuſe reconnoiſſance dicta ma Lettre. La réponſe qu'elle dai-

gna me faire, en augmenta le sentiment. Elle éloignoit avec bonté tout ce qui devoit mettre de la distance entre nous. En m'apportant cette seconde preuve de la bienveillance de Milady, M. Jenniſſon me dit qu'il venoit d'amener à Londres Bella, la niece de Miſtriſs Tomkins; ma protectrice me l'envoyoit pour me ſervir actuellement, & m'accompagner au moment où je deſirerois d'aller la trouver. Hélas! ce moment devoit être un des plus douloureux de ma vie.

Lidy voulut entretenir M. Jenniſſon, me recommander à ſon zele, à ſes ſoins. Le jour qu'il la vit, elle ſe trouvoit fort mal, reſpiroit difficilement, & parloit avec peine. L'obſcurité de ſa chambre, dont les rideaux étoient fermés, n'empêcha pas M. Jenniſſon de s'appercevoir qu'il lui reſtoit peu d'inſtants à vivre. D'accord avec M. Peters, il prit toutes les meſures conve-

convenables à cette triſte occaſion; mais il ne put parvenir à m'épargner le funeſte ſpectacle qu'il deſiroit dérober à ma vue.

Le ſoir de ce même jour, environ à minuit, j'étois aſſiſe au chevet du lit de Lidy. Elle demanda de l'eau, ſa garde lui en préſenta. Cette femme approchant la lumiere, me fit voir tant de pâleur & d'abattement ſur le viſage de ma mourante amie, que mon cœur treſſaillit; un cri douloureux m'échappa. Lidy renvoya ſa garde, prit ma main, la ſerra foiblement; & ſentant que je tremblois : Pourquoi cet effroi, chere Miſs, me dit-elle? Qu'allez-vous perdre? que voudriez-vous conſerver? une inutile amie dont le zele n'a pu vous garantir. Votre cruelle aventure m'a bleſſée d'un trait mortel. Je me ſuis amérement reproché d'avoir contribué à votre infortune, en ſouffrant les aſſiduités d'un homme qui ne m'inſpira jamais une véritable con-

fiance. Les ſuites de ma conduite imprudente ont briſé mon cœur: que le vôtre ne ſe rappelle point ma faute, chere Miſs; pardonnez-la, oubliez-la, ſouvenez-vous ſeulement de ma fidelle amitié. Ah! retenez vos pleurs, continua-t-elle, en s'attendriſſant; ceſſez de gémir, ſupportez avec courage une perte légere, comparée à toutes celles qui l'ont précédée. Promettez-moi de vous conſoler; ne me laiſſez point emporter l'inexprimable douleur de penſer que ma mort ajoute à vos malheurs.

Eh, pourquoi, ma chere Lidy, pourquoi vous imputer mes peines, lui diſois-je, en la baignant de mes larmes? partagez-les toujours, mais ne vous en accuſez jamais. Priez le ciel avec moi, priez-le de ne pas m'expoſer à la plus rude des épreuves. Supplions-le toutes deux de ne point ſéparer nos deſtins. Ah! que ſa bonté prolonge vos jours, ou daigne abréger les miens!

Landesbibliothek Oldenburg

Non, vous ne me quitterez pas, m'écriois-je, vous ne m'abandonnerez point dans l'immenſité du monde; vous vivrez pour moi. En lui parlant je m'attachois fortement à elle, il me ſembloit pouvoir la retenir ou la contraindre à m'entraîner avec elle.... Ah! Madame, que l'Etre ſuprême ne m'appella-t-il alors! quelle perte! que je l'ai amérement ſentie! O Lidy, ma ſœur, ma comgagne, mon amie! hélas, mes larmes, mes regrets, mes cris pouſſés vers toi, ont peut-être troublé juſques dans le ciel le bonheur de ton ame trop ſenſible.

J'étois reſtée ſans connoiſſance ſur le lit de Lidy; quand je revins à moi, je me vis dans ma chambre. Miſtriſs Tomkins & ſa niece m'y avoient portée. M. Peters & M. Jenniſſon ſe regardoient d'un air touché. Bella me préſentoit des ſels; ſa tante & elle paroiſſoient fort attendries. Je demandai comment Lidy ſe trouvoit, perſonne

ne répondit à ma queſtion. Je la répétai pluſieurs fois. Miſtriſs Tomkins me dit enfin qu'une berline de Milady d'Angleſey étoit à la porte, où pluſieurs de ſes gens attendoient mes ordres. Ah, Dieu! m'écriai-je, Lidy! ma chere Lidy eſt morte! le ſilence & les triſtes regards de tous ceux qui m'environnoient, me confirmerent mon malheur. On ne put m'arrêter. Je courus, ou plutôt je volai dans ſa chambre. Je me précipitai ſur les reſtes inanimés, mais chers encore.... Eh, quoi! fixerai-je toujours votre attention ſur de triſtes objets, Madame! Entraînée par le ſouvenir d'une douleur que le temps n'a point affoiblie, je me ſens prête à m'appeſantir ſur un ſujet intéreſſant pour moi ſeule. Mais je m'arrête; mon deſſein n'eſt pas d'exciter votre ſenſibilité. En vous confiant mes peines, il ſeroit peu généreux de vouloir vous forcer à les partager.

Landesbibliothek Oldenburg

M. Peters se chargea de remplir l'office d'un ami, & de rendre les derniers devoirs à une fille dont il ne mettoit point l'éternel bonheur en doute. Je lui laissai vingt guinées pour cet usage. J'en donnai dix à Mistris Tomkins, comme une foible récompense de son attachement à mes intérêts. J'embrassai plusieurs fois le bon, l'honnête M. Peters. Je reçus avec respect les tendres bénédictions qu'il prononça sur moi. Je promis de lui écrire, je ne pouvois le quitter. Il fallut m'arracher de cette maison. Enfin, aidé de Bella, M. Jennisson m'entraîna. Je croyois qu'il me présenteroit lui-même à Milady d'Anglesey; mais quand je fus placée dans la voiture avec Bella, il prit une de mes mains, la serra doucement: adieu, chere Miss, me dit-il, les yeux humides de pleurs, adieu. Un devoir que rien ne peut balancer, m'éloignera long-temps de vous. J'ignore le moment précis où je vous reverrai; mais j'emporte

l'espoir flatteur de vous retrouver dans une situation heureuse. Si Milady d'Anglesey remplit ses engagements, si vous êtes contente de sa conduite à votre égard, rappellez-vous quelquefois un homme qu'elle honore de son estime, & dont les vœux les plus ardents sont de mériter & d'obtenir un jour le titre d'ami de Miss Jenny. En finissant de parler, il ferma la portiere, donna ses ordres; & le carrosse, escorté de deux hommes à cheval, prit la route de Jutton-court.

Il étoit midi quand j'arrivai au Château où Milady d'Anglesey faisoit alors sa résidence. Bella me conduisit dans un magnifique appartement, destiné, me dit-elle, à être le mien. Un instant après, Milady d'Anglesey y entra, vint à moi les bras ouverts; & prévenant le mouvement qui m'alloit mettre à ses pieds, elle me pressa contre son sein. Y pensez-vous, Miss, s'écria-t-elle! ce n'est point une protectrice, c'est

une amie qui vous reçoit. Je veux partager vos chagrins en attendant que votre esprit soit devenu assez tranquille pour partager ma félicité. Banniſſons dès ce moment toute diſtinctions entre nous ; vivons comme deux sœurs unies, & qu'on ne s'apperçoive point, en nous voyant enſemble, ſur laquelle des deux la fortune s'eſt plue à répandre ſes faveurs.

Cet accueil, les graces, l'air de nobleſſe & la figure charmante de celle qui me parloit, ſuſpendirent un inſtant le ſentiment de ma douleur. Milady d'Angleſey me parut un ange de lumiere. Vous la connoiſſez, Madame; vous ne douterez point de l'impreſſion qu'elle dut faire ſur une ame ſenſible & reconnoiſſante. Mon attachement, né dès ce premier moment, s'eſt toujours accru par l'intime connoiſſance de ſon caractere. Sa durée ſera celle de ma vie. Je m'apprête à lui en donner une preuve

bien grande. Destinée à perdre tout ce qui m'est cher, je ne puis servir Milady d'Anglesey sans lui coûter des larmes, & m'en ouvrir à moi-même une source intarissable.

De longues veilles, une continuelle inquiétude, le trouble, les agitations, que m'avoient fait éprouver la crainte de perdre Lidy, & la foible espérance de la conserver, me causerent une inflammation dangereuse. Milady d'Anglesey prit un soin si particulier de moi, elle m'honoroit de tant d'attention, mêloit des caresses si touchantes à ses bontés, un intérêt si tendre paroissoit dans toutes ses actions, que la reconnoissance m'engagea à renfermer ma tristesse au fond de mon cœur, à craindre d'en laisser éclater des marques en présence de ma généreuse protectrice. Ma santé se rétablit enfin, mais mon extrême langueur ne se dissipa point.

Milady me permit de porter le

deuil de Lidy, & le fit prendre à Bella, qui passa de son service au mien. Cette fille savoit seule l'état malheureux de ma fortune. Sa tante l'avoit instruite de l'abandon & de la misere où j'étois reduite, mais sans lui en apprendre la cause qu'elle ignoroit. Bella garda fidélement le secret que Milady exigea d'elle sur mon séjour à Londres, & la façon dont j'y vivois. Le reste de la maison me croyoit parente de Milady d'Anglesey, & nouvellement arrivée du Comté de Kent. Avant de me présenter sous ce titre à ses connoissances, elle affectoit de parler de moi comme d'une jeune Provinciale timide & triste, même un peu farouche, qui, toute occupée de la perte récente de sa mere, ne se croyoit capable d'aucune consolation, fuyoit les occasions de se distraire, & sembloit se plaire à nourrir sa sombre mélancolie.

Ma conduite confirmoit l'idée que Milady donnoit de moi. Je

ne pouvois m'accoutumer à rester dans son appartement aux heures où elle recevoit compagnie. Dès qu'on annonçoit une visite, je me dérobois promptement ; ou si la complaisance m'engageoit à demeurer, ma tristesse & mon silence me rendoient inutile, & sans doute désagréable dans un cercle où régnoit l'enjouement. Je ne goûtois point ces conversations légeres dont tous les sujets m'étoient étrangers, & me paroissoient, ou insipides, ou révoltants.

L'espece de malheur qui nous humilie intérieurement, imprime des traces profondes sur tout notre être. Il obscurcit notre esprit comme notre physionomie. Il nous inspire de la défiance des autres & de nous-mêmes, nous donne un air timide, une contenance mal assurée. Dans cet état tout nous gêne, nous embarrasse. L'attention que nous attirons nous paroît fâcheuse, parce que nous craignons d'ê-

tre penetres. Nos idees deviennent graves, nos réflexions séveres. Nous ne vivons point avec ceux qui nous environnent, nous les examinons, nous les jugeons. En perdant ces dispositions paisibles qui portent une personne heureuse vers l'indulgence, nos yeux s'ouvrent trop sur les désagréments de la société, & pas assez sur ses avantages. Je fus long-temps à pouvoir comprendre que des hommes toujours prêts à se couvrir mutuellement de ridicules, à se déchirer sans cesse, à ne se pardonner ni leurs fautes, ni leurs erreurs, ne se haïssent pourtant pas; que même, dans les occasions pressantes, ils se servent & s'obligent avec autant de zele & d'ardeur que s'ils s'aimoient tendrement.

Mon goût pour la retraite m'attiroit souvent de tendres reproches de Milady d'Anglesey. Instruite par moi-même de toutes les peines de mon cœur, elle blâmoit

le ſouvenir trop vif que j'en conſervois. J'ai été très-malheureuſe, me diſoit-elle ; un jour, comme vous, j'ai verſé des larmes ; comme vous, j'avois contracté loin du monde l'habitude de pleurer, de gémir. Le changement de ma fortune n'en apporta pas d'abord dans mon humeur ; mais la reconnoiſſance, la raiſon & l'amitié ont enfin remis ſur mon viſage cet air ſerein qui annonce la ſatisfaction intérieure de l'ame. L'ami généreux dont les ſoins ont prévenu mes deſirs, ſurpaſſe mes eſpérances, n'auroit pas joui de ſes bienfaits, s'il avoit pu croire qu'ils ne me rendoient point heureuſe. Imitez mon exemple, ma chere Jenny, continua-t-elle, en m'embraſſant : vous n'êtes plus abandonnée ; ne dites plus ; ne penſez plus que cet Univers n'offre à vos idées qu'une vaſte ſolitude, où vous portez en tremblant des pas incertains. Je vous pardonne de pleurer Lidy ;

mais devez-vous la pleurer toujours? Pourquoi vous obstiner à rappeller le passé, à détourner vos regards de l'agréable perspective où ils devroient à présent se fixer? Que servent ces vains regrets sur un événement dont Milord Danby doit seul rougir? Avez-vous un juste reproche à vous faire? Vous pleurez, chere Miss, ajouta-t-elle, en redoublant ses caresses, vous pleurez; mes discours ne vous persuadent point; mon amitié ne peut vous consoler; vous vous croyez si infortunée, qu'il vous paroît impossible d'oublier jamais vos malheurs. Eh, que seroit-ce donc, si l'amour mêlant son trouble inquiet à vos douleurs, en redoubloit cent fois, mille fois l'amertume? On a abusé de votre crédulité, mais non pas de votre confiance. Un tendre penchant ne vous fit point ajouter foi aux serments de Milord Danby. Il vous étoit indifférent; vous le mépriſez, vous le haïssez, vos sen-

timents ne varient point à ſon égard. Mais ſi vous l'aimiez & le haïſſiez en même-temps; ſi, en le fuyant, vous brûliez ſans ceſſe du deſir de le voir; ſi le lien qui vous uniſſoit eût été cher à votre cœur; ſi en perdant l'époux vous regrettiez l'amant; ſi, comme moi, ſéduite par tout ce que l'amour offre de douceurs, vous aviez fait le plus grand ſacrifice à l'eſpérance de rendre heureux l'objet d'une ſincere affection, de lui devoir votre félicité; ſi vous aviez ſenti le cruel tourment d'aimer, d'adorer un ingrat... Quoi, Madame, interrompis-je, avec autant de ſurpriſe que d'intérêt, vous avez connu le ſentiment de la douleur! La charmante Milady d'Angleſey a aimé un ingrat; elle a éprouvé des diſgraces! Eh, pourquoi, Miſs, reprit-elle, pourquoi n'aurois-je pas ſubi le ſort commun de toutes les créatures? Par où méritois-je de jouir d'un bonheur ſans mélange? En répan-

dant des larmes, je n'ai pas eu la douce consolation qui devroit tarir la source des vôtres. Ma propre imprudence a causé mes malheurs. Une ardeur indiscrete me fit céder au penchant de mon cœur, aux instances d'un amant. Les hommes ont l'art de nous persuader que nous tenons leur bonheur entre nos mains. D'une idée si dangereuse, trop fortement imprimée dans nos ames, naît cette pitié généreuse & cette tendre condescendance pour leurs desirs, que les ingrats nomment foiblesse quand elle cesse de les rendre heureux.

Oui, ma chere Jenny, continua la Comtesse, j'ai *éprouvé des disgraces*. Je trouvai dans l'accomplissement de mes vœux les plus ardents, la juste punition d'une démarche hardie & cruelle, puisqu'elle accabloit de douleur deux familles illustres, à l'instant même où elles s'occupoient du soin de m'assurer une grande fortune. Je lis dans vos yeux,

Landesbibliothek Oldenburg

ajouta-t-elle, combien il vous paroît difficile de penser que mon sort n'ait pas toujours été heureux. Désabusez-vous, ma chere amie ; le détail que je vais vous faire va vous apprendre combien les apparences vous trompent.

Si l'événement qui causa les chagrins de Milady d'Anglesey, vous étoit entiérement inconnu, Madame, je me tairois sur cette aventure. Mais je crois devoir vous apprendre des particularités capables de diminuer à vos yeux l'ingratitude & l'étourderie dont on l'accusa alors. Milord Arundel, si intéressé dans une imprudence dont il devint la victime, a justifié sa belle-sœur par son estime. La constante amitié de ce Seigneur est le plus parfait éloge de Milady d'Anglesey. Il eût pu l'obliger, lui procurer une vie douce & agréable ; mais il n'eût point été son ami, s'il n'avoit distingué en elle un caractere & des sentiments dignes de l'attacher. La jeu-

jeuneſſe & l'amour peuvent égarer. La faute de Milady doit vous paroître excuſable. Tous ceux qu'elle honore de ſa familiarité, rendent une juſtice due aux qualités reſpectables de ſon cœur. Liſez donc ici, Madame, le récit ſincere qu'elle me fit; elle parle elle-même, & je vous prie de l'entendre avec indulgence.

HISTOIRE de MILADY, Comteſſe d'Angleſey.

Les Comtes d'Arundel & de Lattimer, amis depuis leur enfance, épouſerent en même-temps les deux filles du dernier Lord d'Angleſey. L'aînée n'apporta à Milord Arundel qu'un titre pour le ſecond de ſes fils. La cadette, fort riche par l'héritage d'une de ſes tantes, augmenta conſidérablement les poſſeſſions du comte de Lattimer. Milord Arundel eut deux fils. Le Ciel accorda ſeulement une fille à ſon

ami. Elle fut nommée Sophie, & destinée dès sa naissance au jeune Comte d'Anglesey. L'amour de Lady Lattimer pour le nom de ses peres, & l'amitié toujours constante entre les deux maisons, les attacherent fortement au projet d'une alliance qui rendroit la fortune des deux freres égale, sans porter atteinte aux droits de l'aîné. Engagés l'un à l'autre dès le berceau, ces jeunes enfants furent encore liés par un acte authentique. Il détruisoit toutes les espérances de celui des deux dont la volonté contraire à cet établissement s'opposeroit à l'union désirée par ses parents. Cet acte n'étoit valide qu'en supposant Lady Sophie unique héritiere des biens de sa maison. Comme Lady Arundel & le Comte de Lattimer moururent peu de temps après qu'il fut signé, il acquit une nouvelle force par leurs testaments.

Le Général Hymore, Chevalier Baronnet, parent de Lady Latti-

mer, avoit été son tuteur. Elle chérissoit en lui un ami, dont la tendresse & les soins s'étoient appliqués à la rendre riche & heureuse. Depuis le mariage de sa pupille, la paix le laissant sans occupation, il vivoit dans le Comté de Kent, où il possédoit une terre de peu de valeur, mais agréable par sa situation. Lady Lattimer, veuve à vingt ans, sentit encore le besoin de cet ami : elle s'empressa de le rappeller à Londres; mais il ne put consentir à quitter une retraite où l'amour l'attachoit & le rendoit heureux.

Il venoit d'épouser Miss Volsely, dont la naissance, la jeunesse & la beauté composoient toute la fortune. Je fus le seul fruit de leur union. J'atteignois à peine ma troisieme année, quand mon pere mourut. Lady Hymore perdit avec lui les pensions considérables qui la faisoient vivre dans l'abondance & l'éclat. Lady Lattimer la connoissoit & l'aimoit tendrement. Elle la

preſſa de ſe rendre à Londres pour y ſolliciter une augmentation des graces ordinairement accordées aux héritiers des défenſeurs de la Patrie. Ma mere déterminée à ſuivre ſes conſeils, ne voulut pas abandonner le ſoin de ma perſonne à des mains étrangeres. Six ſemaines après la mort de mon pere, elle partit pour Londres & m'y conduiſit avec elle.

Lady Lattimer l'obligea d'accepter un apppartement chez elle. Je partageai celui de Lady Sophie, ſa fille, âgée ſeulement de deux ans plus que moi. Cette Dame trouva tant de charmes dans la ſociété de Lady Hymore, elle la pria ſi inſtamment de ne point retourner en Province, qu'après avoir terminé ſes affaires à la Cour, ma mere céda aux deſirs de ſon ami, & continua de vivre chez elle. Mais ſoit que l'air épais de Londres fût contraire à ſon tempérament, ſoit qu'elle y eût apporté des diſpoſitions à la

plus cruelle des maladies, la consomption l'attaqua, la fit languir long-temps, & l'enleva quatre ans après la mort de mon pere.

La sincere amitié de Lady Lattimer ne s'éteignit point avec elle. Cette Dame voulut me servir de mere, & tint fidélement la parole qu'elle avoit donnée à Lady Hymore expirante, de ne jamais m'abandonner. On continua de m'élever auprès de Lady Sophie; ses maîtres étoient les miens; les caresses & les attentions de sa mere se partageoient également entre nous. Malgré mon peu de fortune & l'immensité de la sienne, nous étions servies & vêtues de même. Tant que notre grande jeunesse nous laissa dans l'heureuse ignorance des avantages attachés à la richesse, nous vécûmes avec assez d'amitié. Une humeur douce me portoit à ne point lui disputer l'espece d'empire que son naturel altier lui faisoit prendre sur les petites compagnes

de nos amuſements, & ſur moi-même. Quand la raiſon commença à m'éclairer, je devins moins complaiſante. En m'appercevant combien la différence de nos fortunes la rendoit exigeante, je me ſentois humiliée de lui céder. Souvent l'aigreur ſe mêloit à nos jeux, & plus ſouvent encore des querelles aſſez vives les terminoient.

Sans avoir des traits déſagréables, Lady Sophie n'étoit ni belle ni jolie. Sa figure n'intéreſſoit point. En la regardant, on cherchoit pourquoi elle n'affectoit d'aucun ſentiment. Son humeur n'inſpiroit pas la même indifférence ; elle la rendoit inſupportable à tout ce qui avoit le malheur de lui être ſoumis. La hauteur, le caprice, la vanité formoient le fond de ſon caractere. Elle vouloit obſtinément ce qu'elle demandoit ; elle le vouloit à l'inſtant ; mais ſes deſirs changeoient ſi rapidement d'objet, qu'on ne pouvoit les ſatisfaire af-

ſez vîte pour prévenir l'inconſtance de ſes goûts & la variété de ſes fantaiſies.

Le jeune Comte d'Angleſey, admis ſouvent à nos jeux, ſe révoltoit continuellement contre la bizarrerie de Lady Sophie. Elle exigeoit de lui une complaiſance qu'il ne ſe ſentoit pas diſpoſé à lui accorder. Contraint à lui faire une cour aſſidue, à paroître empreſſé à lui plaire, il mettoit au nombre de ſes devoirs forcés & gênants, l'obligation de la voir & de ſe montrer attentif auprès d'elle. Un penchant naturel l'attiroit vers moi; je m'en appercevois. Il n'oſoit le ſuivre en liberté; je craignois de laiſſer voir que je le remarquois. Notre poſition nous apprit de bonne heure à tous deux l'art de cacher nos ſentiments. Nous ſûmes les diſſimuler avant de les bien connoître. Le Comte étudioit mes goûts, je prenois les ſiens; ſi j'aimois un amuſement, il lui deve-

noit agréable : celui qu'il propoſoit, m'attachoit d'abord. Souvent il me donnoit en ſecret des fleurs dont Lady Sophie venoit de lui faire préſent, ou m'apportoit une bagatelle que ma compagne lui avoit en vain démandée. J'étois déjà flattée de ces petits ſacrifices, & ne prévoyois point l'effet dangereux de ces premiers ſoins. Mais l'enfance paſſe inſenſiblement; on grandit; nos penchants croiſſent avec nous; l'intelligence s'ouvre, l'eſprit ſe développe, des mouvements confus s'élevent dans le cœur, ils nous font ſentir, aimer notre exiſtence. Tout prend une forme nouvelle à nos yeux; l'amour-propre naît, il nous apprend à diſtinguer ceux qui s'attachent à nous plaire, & trop ſouvent il nous conduit à payer d'une tendreſſe véritable le premier hommage rendu à nos charmes.

Rien n'étoit plus aimable que le Comte d'Angleſey. Je ne quittois

point Lady Sophie, & le voyois tous les jours. Nous ne nous disions rien de particulier; mais nos yeux se parloient continuellement. Sans nous être jamais concertés sur l'intelligence de nos regards ou de nos signes, nous les comprenions facilement. Avec le temps, toutes nos actions, tous nos mouvements devinrent un langage expressif pour nos cœurs. Cette muette correspondance se bornoit d'abord à nous communiquer les dégoûts mutuels que nous donnoit l'humeur fâcheuse de Lady Sophie; mais chaque jour l'étendoit, & plus nous avancions en âge, plus elle devenoit vive & intéressante.

Sir Charles Arundel, frere du Comte d'Anglesey, nous visitoit peu. Elevé auprès du Prince de Galles, le soin de faire sa cour, & son extrême application à ses études l'occupoient tout entier. On découvroit déjà en lui des qualités distinguées & des vertus rares. Il me

montroit beaucoup d'amitié; mais le caractere de Lady Sophie lui déplaiſoit, & ſes caprices l'éloignoient de nous.

Elle accompliſſoit quinze ans, j'en avois treize, & le Comte d'Angleſey dix-ſept, quand les deux freres partirent pour viſiter les différentes Cours de l'Europe. Le Comte pleura en nous diſant adieu; mes larmes accompagnerent les ſiennes. Son abſence me cauſa une triſteſſe extrême. Deux mois après ſon départ, Milord Arundel engagea Lady Lattimer à paſſer une ſaiſon dans le Comté d'Erford où il avoit une terre. Elle y mena ſa fille, & je les ſuivis. Le plus beau lieu du monde, mille amuſements variés, des courſes de chevaux, une compagnie nombreuſe; rien ne put remplacer dans mon cœur le plaiſir de voir le Comte d'Angleſey: je regrettois continuellement la perte d'une ſi douce habitude. Sans ceſſe occupée de lui, de ſon ſouvenir,

je me rappellois ſes traits, ſes actions, même ſes diſcours les plus indifférents. J'aimois à entendre prononcer ſon nom. Quand Milord Arundel recevoit des lettres de ſes fils, le cœur me battoit ; mes yeux ſe fixoient ſur elles ; leur vue me cauſoit une vive émotion. S'il en liſoit des endroits à Lady Lattimer ou à ſa fille, j'écoutois attentivement. Je craignois & je deſirois de me trouver nommée dans celle du Comte. Un ſimple compliment de ſa part excitoit mon trouble & ma rougeur ; il me ſembloit que j'avois un ſecret à cacher, & la moindre expreſſion me paroiſſoit capable de le découvrir.

Tout ce qui tenoit au Comte d'Angleſey commençoit à m'être cher. Milord Arundel devint l'objet de mes attentions & de ma complaiſance. Je le diſtinguois par des égards flatteurs, & préférois ſa converſation à tous les plaiſirs dont le choix dépendoit de ma volonté. La

ſituation de mon cœur me donnoit un air ſérieux & réfléchi. Il attacha ce Seigneur près de moi. Mes talents l'amuſerent, enſuite il goûta mon eſprit. Mon caractere, mes ſentiments ſimples & naïfs, lui inſpirerent de l'eſtime & de l'amitié. Peu à peu mes traits firent une forte impreſſion ſur ſes ſens, & il m'aimoit paſſionnément avant d'avoir penſé qu'un enfant dût le ſubjuguer.

Milord Arundel entroit alors dans ſa quarante-ſixieme année. Il étoit bien fait, & pouvoit encore prétendre à plaire. Son extrême tendreſſe pour Sir Charles éloignoit de lui toute idée d'un ſecond engagement. Il ne vouloit pas diminuer la fortune de ce fils chéri, en lui donnant des freres, dont le partage inégal affoibliroit le ſien. Il combattit ſon penchant, le cacha avec ſoin : ſans vouloir ſe priver du plaiſir de me voir, il entretint ſes ſentiments dans le ſecret de ſon

cœur, & ma conduite à ſon égard lui perſuada que je les partagerois s'ils m'étoient connus.

Après deux ans d'abſence, Sir Charles & ſon frere revinrent à Londres. Une égale ſurpriſe nous frappa en nous revoyant. Nous admirâmes le changement que le temps avoit fait ſur nous. La taille du Comte me parut parfaite. Ses traits plus formés le rendoient plus aimable encore. J'étois grandie; il me trouva de nouvelles graces. Son premier abord m'interdit, ma vue le troubla. Nous ne pûmes nous parler, mais je lus bientôt dans ſes yeux que ſon cœur me diſtinguoit toujours, & ſentis une joye ſecrete en lui voyant, pour Lady Sophie, la même indifférence qu'elle lui inſpiroit auparavant. Sa préſence me pénétroit de plaiſir; cependant, par un mouvement dont j'aurois eu peine alors à me rendre compte, ſon attention à me conſidérer, ſes louanges, m'embarraſ-

soient. Je rougissois en lui voyant faire les mêmes signes, autrefois si familiers à tous deux. Loin d'y répondre, je baissois les yeux, j'évitois ses regards, ils me causoient une émotion inquiete. Pendant plusieurs jours, je n'osai lui montrer qu'une politesse remplie de réserve & facile à prendre pour de la froideur.

Un soir il saisit l'instant où Lady Sophie étoit occupée; il me donna une lettre; & de l'air le plus triste & le plus tendre, il me pria de la lire avec attention, & d'y répondre avec bonté.

Ce peu de mots, le ton touchant dont il les prononça, l'expression de ses regards, & la vue du papier qu'il me présentoit, porterent le trouble & l'agitation dans mon ame. Je pris la lettre & la serrai promptement. Quand je fus seule, je l'ouvris avec vivacité, & j'y lus ces paroles.

LETTRE de Milord Comte d'Anglesey à Miss Adéline Hymore.

„ Si Miss Adéline n'avoit point
„ oublié un temps, toujours pré-
„ sent à mon idée; si elle entendoit
„ encore le langage de mes yeux;
„ si, comme autrefois, les siens dai-
„ gnoient me parler, je ne serois
„ pas forcé de lui rappeller une
„ amitié éteinte dans son cœur,
„ mais vive & ardente au fond du
„ mien.

„ Pendant une longue & dou-
„ loureuse absence, j'ai conservé
„ loin de vous le souvenir de notre
„ enfance, de vos bontés, de cette
„ douce intelligence qui unissoit
„ déjà nos ames par des liens secrets.
„ Je cherche en vain à retrouver les
„ traces de ces temps heureux:
„ Miss Adéline m'a effacé de sa
„ mémoire.

„ Combien cette amitié, dont
„ vous me privez cruellement, me

„ ſeroit néceſſaire à préſent! Chere
„ Miſs, que j'aurois de confidences
„ à vous faire, ſi vous vous intéreſ-
„ ſiez à mes peines! J'aime & je
„ hais : contraint de rendre mes
„ hommages à une perſonne qui
„ m'eſt odieuſe, je ſuis ſans accès
„ auprès de l'objet de ma tendreſſe.
„ Je vois celle que j'aime, & ne
„ puis lui parler. Une ſeule expreſ-
„ ſion étoit permiſe à mon amour;
„ des ſignes, autrefois remarqués,
„ ſeroient encore les interpretes
„ de mes ſentiments; celle qui m'eſt
„ chere les comprendroit : mais
„ comment puis-je m'expliquer?
„ Miſs Adéline détourne ſes re-
„ gards. Elle liroit dans les miens
„ que mon cœur l'adore; mais l'in-
„ grate ne veut plus m'entendre.

Je recommençai pluſieurs fois cette lettre, ſi émue en la parcourant, que j'avois peine à en comprendre le ſens. Je répétois avec tranſport : *Elle y liroit que mon cœur*

cœur l'adore. J'ignorois encore l'eſpece de mes ſentiments pour le Comte d'Angleſey. Cette tendre expreſſion fut un trait de lumiere qui m'en découvrit la nature & la force. Livrée à ce trouble enchanteur, dont le premier aveu d'une paſſion inſpirée & ſentie remplit notre ame, j'écrivis au Comte. Ma main ſuivit rapidement les mouvements de mon cœur. Je me reprochois une conduite qui l'avoit chagriné, & croyois ne pouvoir être aſſez ſincere, aſſez tendre, pour réparer mon injuſtice.

Le lendemain je réfléchis ſérieuſement ſur ma poſition, ſur celle du Comte d'Angleſey. A qui allois-je avouer mon penchant? A un homme dont les engagements m'étoient connus, dont l'inévitable union avec Lady Sophie ſeroit formée dans deux mois. Je ſoupirai; des pleurs m'échapperent: je me trouvai malheureuſe d'aimer, & craignis de devenir coupable en

laiſſant pénétrer mes ſentiments. Je voulus tout déchirer. Une de nos femmes venant me chercher de la part de Lady Lattimer, m'en ôta la liberté. Ma lettre reſta dans mon ſein; mais je pris une ferme réſolution de ne pas la donner, & de cacher ma tendreſſe au Comte d'Angleſey. J'ignorois encore combien les deſirs d'un amant aimé prennent d'empire ſur notre volonté, & avec quelle facilité ils anéantiſſent tous les projets formés pour ne pas les ſatisfaire.

Quand le Comte entra, je ceſſai de m'applaudir du ſacrifice que je faiſois à la raiſon & au devoir. Je ſentis une douleur extrême d'être contrainte à ce pénible effort. Jamais il ne m'avoit paru ſi aimable, ſi intéreſſant. L'incertitude du ſuccès de ſa démarche lui donnoit un air inquiet & touchant. J'oſois à peine tourner les yeux vers lui; mais les douces inflexions de ſa voix me cauſoient de l'émotion,

ſes diſcours m'affectoient d'un ſentiment tendre & compatiſſant. J'allois le chagriner, lui refuſer une réponſe qu'il déſiroit. Ses ſignes redoublés me la demendoient, je les comprenois trop bien. Son impatience éclatoit dans tous ſes mouvements. J'en fis un, pour lui apprendre qu'il attendoit en vain cette réponſe. La triſteſſe obſcurcit à l'inſtant ſa phyſionomie, un ſombre chagrin ſe peignit ſur ſon front. Je le vis changer de couleur, retenir des larmes prêtes à couler. Mon cœur s'attendrit, mes ſages réſolutions s'évanouirent; en le voyant ſouffrir, j'oubliai tout; & cédant à ſes inſtances ſecretes, j'eus la foibleſſe de lui donner ma lettre.

Depuis ce jour nous n'en paſſâmes aucun ſans nous écrire. Séduite par l'amour, j'éloignois de mon eſprit toutes les réflexions capables de combattre un penchant ſi flatteur : ſeules interpretes de nos ſentiments, des lettres paſſionnées

en augmentoient la vivacité. Nos cœurs se plaisoient à s'assurer d'une tendresse éternelle, à oublier qu'elle ne devoit jamais être heureuse. Contents de nous aimer, de nous le dire, ce commerce secret nous paroissoit suffire à notre bonheur. L'approche du mariage de Lady Sophie m'affligeoit, mais sans me causer cette espece de douleur que fait sentir la jalousie. L'innocence de mes pensées ne me permettoit pas d'étendre les droits d'une épouse. Accoutumée dès mon enfance à l'idée de ce mariage, je me consolois de n'être point unie au Comte d'Anglesey, par l'espérance de ne jamais me séparer de lui: je devois vivre avec Lady Sophie; & tous les vœux que je formois dans la simplicité de mon cœur, se bornoient à la douceur de voir toujours le Comte. Je lui supposois les mêmes desirs, & j'ignorois ses projets. Un événement imprévu vint changer notre situation. Si la

mienne me parut extrêmement malheureuse, celle du Comte détruisit toutes les difficultés qui s'opposoient à ses desseins.

Les nôces de Lady Sophie se célébroient dans trois semaines, quand Milord Arundel reçut la nouvelle de la mort de son frere, depuis longtemps Gouverneur de la Caroline. Comme ce Seigneur étoit veuf, & venoit de perdre son fils unique, il appelloit à sa succession Sir Charles, l'aîné de ses neveux, & laissoit au Comte d'Anglesey vingt cinq mille livres sterlings en billets sur la banque de Londres; obligeant son héritier à lui remettre cette somme, voulant qu'elle lui demeurât libre & indépendante, pour en faire l'usage qu'il jugeroit convenable à ses intérêts. Ce legs causa une joye à Milord d'Anglesey, qui surprit tous ceux dont il étoit connu particuliérement. La générosité de son caractere n'avoit jamais fait imaginer que l'augmentation de sa for-

tune pût lui donner tant de plaisir.

Un mémoire détaillé des biens immenses du Gouverneur de la Caroline, arriva à Londres avec son testament. En l'examinant, Milord Arundel sentit renaître en lui des desirs réprimés, mais dont le principe vivoit encore. Il crut pouvoir céder au penchant de son cœur, & satisfaire une passion que l'intérêt de ses fils ne devoit plus l'engager à combattre. Sir Charles devenoit puissamment riche par cet héritage. Le Comte d'Anglesey alloit jouir du legs de son oncle, de la fortune de sa femme; celle de Lady Lattimer lui seroit assurée. Milord Arundel possédoit lui-même des biens considérables: tant d'opulence dans sa maison lui permettoit de prendre de nouveaux engagements, sans faire tort à des enfants déjà si bien partagés; le mettoit en état d'avantager une femme, de faire un sort à ses cadets, si sa famille augmentoit, & de se préparer une vieillesse

douce, en choisissant une compagne que la reconnoissance attacheroit à lui. Comme il aimoit beaucoup Lady Lattimer, il lui confia ses sentiments, ses desseins; lui demanda ses avis, & soumit sa conduite à sa décision.

Cette Dame dont les bontés pour moi ne s'étoient jamais ralenties, n'ayant pu rassembler des debris de ma fortune que cinq mille livres sterlings, ne s'attendoit point à ma naissance, & la modicité de ma dot l'empêchoit de songer à me marier. Les intentions de Milord Arundel la charmerent; elle y applaudit, accepta en mon nom l'honneur qu'il daignoit me faire. Son naturel, aussi vif qu'obligeant, l'engagea à parler à l'instant des articles, à fixer le jour de mon mariage. En moins de deux heures tout fut proposé, approuvé, arrêté entre eux, & les paroles irrévocablement données.

Enchantée du sort brillant dont

j'allois jouir, ne doutant point de ma prompte soumission, Lady Lattimer se hâta de venir m'annoncer que j'accompagnerois sa fille à l'autel. Elle me félicita sur le titre de Comtesse, & le nom d'Arundel que j'y prendrois. En même-temps elle introduisit Milord dans mon cabinet, me le présenta comme un amant généreux, m'ordonna de le traiter avec bonté, & de me disposer à lui donner mon cœur en recevant sa main. Ensuite elle se retira, enfin de lui laisser la liberté d'expliquer lui-même ses intentions.

Surprise, interdite, confondue, je restai immobile & presque stupide. Milord me parla, je ne l'entendis point. Il prit une de mes mains, la baisa; je n'eus pas la force de la retirer. J'ignore le temps que dura sa visite, il ne me resta aucune idée de ses propos. Trop porté à se flatter, mon trouble, mon silence, lui parurent une approbation de sa recherche. Il ne vit en moi que

l'embarras & la crainte, dont mon sexe & ma jeunesse pouvoient naturellement me rendre susceptible dans cette occasion. Il me croyoit prévenue en sa faveur, même il me le fit entendre. Avant ce moment, mes égards avoient dû l'assurer de ma sincere amitié; mais ses desseins venoient de détruire ce sentiment. J'aimois le pere du Comte d'Anglesey : son rival me devint odieux; & le premier mouvement qui me rappella à moi-même, fut celui d'une haine extrême pour Milord Arundel.

Il sortit enfin de mon cabinet. En le perdant de vue, mes yeux se remplirent de larmes. Accoutumée depuis mon enfance à obéir à Lady Lattimer, à la respecter comme une mere, il ne me vint seulement pas à l'esprit qu'il me fût possible de résister à ses ordres. Mon mariage me parut inévitable; je m'affligeai sans modération. Quand je me représentois le renversement de toutes mes

espérances, mon cœur se pénétroit de douleur. Je ne suivrois donc point Lady Sophie chez le Comte d'Angleſey; il falloit renoncer à la douceur de paſſer mes jours près de lui. Il falloit bien plus! on m'ordonnoit d'en aimer un autre. Il ne me seroit permis, ni de lui conſerver mes ſentiments, ni de deſirer la conſtance des ſiens. Femme de ſon pere, mon devoir m'impoſeroit la loi cruelle d'oublier ſon amour & d'effacer le ſouvenir du mien.

Lady Lattimer rentra dans mon cabinet. Etonnée de me voir toute en larmes : Quelle enfance, Miſs Adéline, me dit-elle ! Pourquoi donc ces pleurs ? Quand je viens me réjouir avec vous de votre fortune, je vous trouve inſenſible à mes ſoins, à vos avantages, à l'honneur que vous fait un Pair du Royaume en s'uniſſant à vous. Auriez-vous des objections à opposer aux vœux de Milord Arun-

del ? Parlez, Miſs, expliquez-moi cette étrange douleur à laquelle je ne m'attendois pas. Que pouvois-je répondre ? Le ſeul obſtacle à ce mariage étoit mon amour pour le Comte d'Angleſey. Aucune autre raiſon de refuſer Milord Arundel, ne ſe préſentoit à mon idée. J'eſpérois, Madame, j'eſpérois ne jamais vous quitter, lui dis-je enfin, en redoublant mes pleurs. Je croyois vivre auprès de Lady Sophie ; mon cœur ſe flattoit que vous me permettriez de conſerver toujours le titre chéri de votre fille. Je n'en deſirois point, je n'en voulois point d'autre.... Eh, mon aimable enfant, vous m'appartiendrez de plus près encore par cette alliance, interrompit Milady, en m'embraſſant tendrement. Nous ne compoſerons qu'une ſeule famille, & la Comteſſe d'Arundel me ſera auſſi chere que Miſs Adéline me l'a toujours été. Tournant enſuite mes chagrins en plaiſanterie,

elle me quitta en me priant de prendre un air moins triſte, & de me diſpoſer à recevoir convenablement les félicitations de mes amis & les ſoins de Milord Arundel.

On étoit ſi loin de prévoir des difficultés à ce mariage, qu'il ſe traitoit ſans myſtere. Avant la fin du jour le bruit s'en répandit, & dès le ſoir même Milord en reçut des compliments.

Quand Lady Lattimer m'eut laiſſée ſeule, j'ouvris la lettre que je tenois prête pour le Comte d'Angleſey. J'y ajoutai la terrible nouvelle des deſſeins de ſon pere, le détail de ſa viſite, & l'approbation de Lady Lattimer. Dans la perſuaſion où j'étois de ne pouvoir me diſpenſer d'obéir, je ne lui demandois ni conſeils, ni ſecours, mais de tendres conſolations. Je deſirois qu'il s'affligeât avec moi, me plaignît, partageât mes peines, mêlât ſes larmes à mes pleurs. De triſtes expreſſions lui peignoient les ſen-

Landesbibliothek Oldenburg

timents douloureux de mon ame, mais aucune n'annonçoit de la réſiſtance. Je ne me croyois point en droit d'en oppoſer aux volontés de Lady Lattimer, & je me regardois comme une victime dévouée, qui ne pouvoit éviter ſon ſort.

Dans la diſpoſition d'eſprit où j'étois, la ſolitude m'eût ſemblé douce; mais la néceſſité de donner ma lettre moi-même au Comte d'Angleſey, me forçoit à deſcendre. Je me rendis à l'ordinaire auprès de Lady Lattimer, & renfermai ma triſteſſe au fond de mon cœur. Quand le Comte entra, je ſentis un trouble extrême; il étoit inſtruit de notre commun malheur. Ses yeux rouges & enflammés, montroient qu'il avoit pleuré. Il ſe plaignit d'une feinte douleur, demanda des ſels; ſon air abattu intéreſſa tout le monde. Je m'approchai de lui, m'informai comme les autres de la cauſe de ſon mal. Il me donna ſa lettre & reçut la

mienne. Incapable de supporter sa présence sans laisser éclater ma douleur, je me retirai en lui faisant connoître par un signe la raison qui me contraignoit à sortir.

Enfermée dans mon cabinet, j'ouvris sa lettre, je l'arrosai de mes larmes. L'idée que bientôt il ne me seroit plus permis d'en recevoir d'une main si chere, redoubla l'amertune de mes chagrins. Je fus long-temps sans pouvoir lire des caracteres tracés à la hâte, à demi effacée par des pleurs. En sortant de table, Milord Arundel avoit annoncé son mariage à ses fils. Sir Charles en marqua de la joye. La surprise & la douleur se peignirent sur le visage du Comte d'Anglesey. Une profonde inclination fut sa réponse. Il se retira d'abord; & m'ayant écrit dans le premier mouvement de sa colere, de son indignation, il le fit avec tant de vivacité, d'interruption & de désordre, que sa lettre pouvoit à

peine se comprendre. Mais ces expressions sans suite, sans liaison, n'en étoient pas moins touchantes pour un cœur tendre, passionné, livré aux mêmes agitations. Je passai la nuit à m'affliger, à écrire, à relire la lettre du Comte, à me plaindre la rigueur de mon sort, mais sans former le moindre projet contre la nécessité de le subir.

Ma soumission aux ordres de Lady Lattimer révolta le Comte d'Anglesey. Ma lettre le mit au désespoir, en lui prouvant que j'étois déterminée à obéir. Sa réponse fut une longue querelle. Il m'accabla de reproches, m'accusa de l'avoir trompé par une feinte tendresse, de manquer à mes engagements, à l'amour, à l'amitié, à tous les sentiments dont ma main & mes yeux l'assuroient en vain, quand mes foibles résolutions les démentoient au moment où je lui devois des preuves de mes bontés. Rien ne m'obligeoit, disoit-il, à sacrifier

mon bonheur & ses plus cheres espérances à la fausse idée de remplir un devoir chimérique. Lady Lattimer ne pouvoit exiger de moi une obéissance aveugle à ses ordres. Pourquoi renoncer à mon indépendance dans une occasion si importante, où j'étois seule arbitre de ma destinée? Des plaintes, il passoit aux plus tendres représentations, aux prieres les plus ardentes. Mille serments de n'être jamais à Lady Sophie, de ne vivre que pour moi, se mêloient aux nouvelles assurances de son amour, de sa fidélité. Il avoit un moyen sûr d'éviter son mariage, d'empêcher le mien, de se lier à moi par des nœuds éternels. Il s'étendoit sur les charmes d'une union formée par l'amour. Il me les peignoit avec feu, exigeoit une promesse irrévocable de mettre en lui toute ma confiance, & de seconder ses entreprises, quand le moment seroit arrivé d'exécuter le projet qu'il méditoit,

pro-

projet qui assureroit notre commune félicité.

Jamais, avant cet instant, une si riante perspective ne s'étoit offerte à mon imagination. Le bonheur d'être unie au Comte d'Anglesey n'entroit pas dans mes idées. Je l'aimois sans dessein sur l'avenir; l'espérance n'avoit point encore ouvert mon cœur au desir. Des images flatteuses me firent éprouver des sensations nouvelles. Mes pensées errerent sur mille objets variés & délicieux. J'entrevis les douceurs d'un amour heureux. Etre avec mon amant à toute heure, en tous lieux, jouir sans partage de sa tendresse, réunir en moi seule toutes les affections de son cœur, pouvoir enfin lui parler, avouer un penchant si long-temps caché, mettre ma gloire à le faire éclater: que de plaisirs se présenterent à mon ame séduite! si jeune, si sensible, prévenue d'une si forte inclination, sans guide, sans con-

seil, pressée par l'homme le plus aimable, le plus aimé; comment aurois-je pu lui résister? Je promis de le prendre pour arbitre de toutes mes volontés, de toutes mes démarches, & je jurai de soumettre ma conduite à celui dont les sentiments étoient devenus la regle des miens.

Plus gênés qu'auparavant, nous osions à peine nous regarder. Milord Arundel me faisoit une cour assidue. Sir Charles me visitoit tous les jours. Mes amies, mes parents m'environnoient. J'étois accablée d'importunes félicitations. Lady Lattimer me donna des femmes, un appartement séparé pour y recevoir mes visites. Milord Arundel m'envoyoit chaque jour des présents magnifiques. Son amour, ses attentions, sa générosité, m'embarrassoient & ne m'inspiroient point de reconnoissance. Mais je souffrois beaucoup de me voir dans la cruelle nécessité de manquer à

Lady Lattimer. Je ne levois point les yeux sur elle, sans les détourner & rougir. J'ignorois encore ce que le Comte exigeroit de ma complaisance, & j'attendois impatiemment la communication de ses projets.

Depuis mes promesses, il ne me parloit plus de ses desseins. J'ouvrois ses lettres avec trouble, j'y cherchois l'important secret dont il devoit m'instruire. Il ne s'expliquoit point. Des protestations de tendresse, d'inutiles serments, de longues assurances de sa fidélité, rempliſſoient toutes ses pages. Il me conjuroit d'être sans inquiétude, de montrer de la condescendance pour les desirs de son pere; il me rappelloit ma promesse, m'exhortoit à la constance, & me juroit que je ne serois jamais Milady Arundel, ni Sophie Comtesse d'Anglesey.

Cependant les jours s'écouloient, le moment fatal approchoit, les articles étoient signés, les permis-

sions ecclésiastiques obtenues. Je vis enfin arriver la veille de la célébration, sans que rien m'apprît comment je pourrois éviter de recevoir le lendemain aux pieds des Autels un titre dont la seule idée révoltoit tous mes sens.

Un concert de voix & d'instruments précéda le souper chez Lady Lattimer. Au moment où l'on se rassembloit dans le sallon, elle m'appella; & me donnant des tablettes fort riches, elle m'avertit qu'elles renfermoient cinq billets de banque, chacun de mille livres sterlings. C'étoit toute ma fortune, & Milord Arundel vouloit que j'en disposasse. Tant de chagrin & d'inquiétude rempliſſoient alors mon cœur, que, peu sensible à ce don, j'allois le laisser sur une table, si Lady Lattimer, en me grondant de ma distraction, ne m'eût obligée à mettre les tablettes dans ma poche.

Le Comte d'Anglesey vint tard.

Son air froid, rêveur & triſte, fit évanouir un reſte d'eſpérance qui me ſoutenoit encore. Loin de chercher à me parler, ou à me donner une lettre, il ne montra aucun empreſſement à s'approcher de moi. Cette indifférence apparente me pénétra de douleur; je ne doutai point qu'il n'eût changé de penſée; ſes yeux ſembloient m'aſſurer du contraire, mais ſa conduite ne me permettoit pas de les croire. Le ſouper fini, on ſe retira. Qui pourroit exprimer ma ſurpriſe & mon ſaiſiſſement, en voyant le Comte ſortir ſur les pas de ſon pere? Mon cœur ſe ſerra, & je me ſentis prête à perdre le ſentiment.

Dès que je fus ſeule, je ceſſai de contraindre mes larmes, elles coulerent avec abondance; je ne pouvois concevoir pourquoi le Comte d'Angleſey s'étoit plu à me tromper, à ſe jouer de ma crédulité, à me donner de ſi douces eſpérances, à rendre mon ſort plus rigou-

reux encore, en me promettant un bonheur dont lui-même avoit élevé le desir dans mon cœur, & m'abandonnant au moment où j'attendois tout de sa tendresse & de ses serments.

Ces cruelles réflexions m'occupoient toute entiere, quand Bénédicte, une des femmes que Lady Lattimer venoit d'attacher à mon service, s'approcha de moi; & me parlant fort bas : Mes compagnes attendent vos ordres, Miss, me dit-elle; renvoyez-les promptement, j'ai à vous entretenir de la part de Milord d'Angleley. Ces mots me causerent une violente émotion, mon cœur palpita; passant rapidement d'un mouvement à un autre, la plus vive inquiétude succéda à mon accablement. Je congédiai mes femmes, retenant seulement Bénédicte qui couchoit près de moi. Alors elle me donna une lettre: Milord vous prie de lire attentivement, Miss, me dit-elle, hâtez-

vous, le temps presse, & votre détermination est d'une importance extrême. J'ouvris la lettre en tremblant, & j'y lus ces paroles.

LETTRE de Milord d'Anglesey à Miss Adéline.

„ C'est en ce moment que vous
„ tenez véritablement dans vos
„ mains ma vie ou ma mort. Je
„ serai à trois heures précises à la
„ petite porte du Parc. Une chaise
„ pour vous & Bénédicte, vous y
„ attendra; mes chevaux sont prêts.
„ Un Ministre, parti par mes or-
„ dres, nous donnera à Douvres la
„ bénédiction nuptiale. Des mesu-
„ res prises nous feront embarquer
„ immédiatement après la cérémo-
„ nie; nous serons le soir en Fran-
„ ce, où rien ne contraindra nos
„ cœurs. Rappellez-vous vos pro-
„ messes; si vous y manquez, si
„ je vous attends en vain, ne soyez
„ pas surprise d'apprendre à votre

„ reveil, que je suis encore au mê-
„ me lieu, mais hors d'état de vous
„ reprocher votre cruauté ; ma
„ main m'aura délivré d'une vie
„ que vous seule pouviez me faire
„ aimer.

Je ne sais comment je retins un cri d'épouvante & d'horreur, en finissant de lire. L'effroi s'empara de mon ame, il en bannit toutes les réflexions qui devoient s'opposer à ma fuite, je vis seulement le danger du moindre retardement. Eh ! mon Dieu, courons vîte, dis-je toute éperdue à Bénédicte. Mais pouvons-nous sortir ? Vous a-t-il instruite ? Me conduirez-vous où il m'attend ? Elle me fit souvenir d'une porte de l'appartement des bains, qui s'ouvroit sur le Parc. Après m'y avoir servie ce jour même, elle s'étoit adroitement saisie des clefs ; elle m'apprit aussi, qu'entrée à mon service par l'ordre & à la recommandation de Milord d'Anglesey, elle

connoissoit son amour & ses desseins. Fille de la Nourrice de ce Seigneur, attachée à lui, comblée de ses bienfaits, elle se sentoit prête, disoit-elle, à exposer sa propre vie pour contribuer à la satisfaction de son généreux protecteur. Au milieu de mon agitation, ces sentiments exprimés avec naïveté, ce tendre empressement à servir le Comte d'Anglesey, me la rendirent chere; je l'embrassai. Depuis ce moment je l'ai toujours aimée, & la distingue encore de mes autres femmes.

Dès que le silence nous fit juger toute la maison dans le repos, nous nous rendîmes sans bruit & sans lumiere à l'appartement des bains; nous y attendîmes l'heure convenue : dès qu'elle sonna, Bénédicte prit une grande corbeille, qu'elle avoit préparée, pour l'emporter. Nous descendîmes toutes deux, elle ouvrit la porte; celle du Parc étoit fort proche. Au signal que fit cette fille, j'entendis la voix du Comte, je

treſſaillis; il vint à moi; je me jettai dans ſes bras ſi émue, ſi troublée, ſi hors de moi-même, que je ne pouvois m'oppoſer aux tendres careſſes dont il m'accabloit. Ma chere, mon aimable Adéline, eſt-ce vous, eſt-ce bien vous, me diſoit-il, en me preſſant contre ſon ſein? Parlez-moi! ah, parlez-moi! que je jouiſſe enfin du plaiſir de vous entendre. Mais non, partons, fuyons, venez ma chere Adéline, ſuivez l'époux qui vous adore. En parlant, il me conduiſoit vers la chaiſe; je m'y plaçai avec Bénédicte; Milord monta à cheval ſuivi de deux de ſes gens; on prit la route de Douvres. Le valet de chambre qui nous y avoit dévancés, attendoit à la poſte, nous y deſcendîmes en arrivant, & cet homme avertit le Comte que tous ſes ordres étoient remplis.

On nous ouvrit deux chambres ſéparés; la précaution de Bénédicte me fut agréable. Je trouvai dans ſa corbeille une robe, du linge, tout

ce qui pouvoit m'être nécessaire, pour ne pas paroître en fugitive aux pieds des autels. Le Comte, ayant changé d'habit, vint me prendre, & me conduisit à la chapelle où le Ministre nous attendoit. Après avoir reçu la bénédiction nuptiale, nous nous embarquâmes : un vent favorable nous mit en peu d'heures sur les terres de France, où perdant la crainte & l'inquiétude dont nous n'avions pu nous défendre pendant ce court voyage, nous nous abandonnâmes, sans contrainte, à tous les transports qu'excite un amour ardent & heureux.

Comme le Comte d'Anglesey avoit été présenté à la Cour de France, il évita soigneusement de se montrer tant que nous restâmes à Paris. Décidé alors à vivre pour moi seule, à jouir sans distraction de son bonheur, il se déplut dans la Capitale, & prit une maison de campagne auprès d'Atys. J'y fixai ma demeure avec plaisir : la pré-

sence du Comte, sa tendresse, la joye vive & douce dont je le voyois pénétré, rempliſſoient tous les desirs de mon cœur. Si l'idée que ma fuite avoit pu donner de moi, élevoit quelquefois des réflexions chagrinantes dans mon esprit, si je songeois souvent avec douleur à l'ingratitude dont Lady Lattimer pouvoit m'accuser, si le regret d'avoir trahi sa confiance & mal reconnu ses bontés, me faisoit repandre des larmes, une tendre caresse du Comte dissipoit à l'instant ces nuages passagers. Est-ce dans les bras d'un homme adoré qu'on se reproche l'imprudence ou la foiblesse qui le rend heureux?

La douceur de notre retraite fut troublée par les lettres de Sir Richard Pen. Cet ami du Comte, seul instruit de son secret, s'étoit chargé de lui apprendre l'effet qu'auroit produit sa fuite & la mienne. Il lui écrivit un long détail du désordre & de la confusion qu'un événe-

ment si imprévu avoit excité dans la maison de Milord Arundel & chez Lady Lattimer. La colere peu ménagée de cette Dame, l'indignation de sa fille, la fureur du Comte d'Arundel, le désespoir de Sir Charles en recevant une lettre de son frere où les raisons de sa conduite étoient expliquées, le chagrin apparent & le ris cachés des personnes invitées à ces nôces, tout contribua à rendre une si fâcheuse aventure d'autant plus cruelle, qu'il fut impossible d'en dérober la connoissance au Public. Milord Arundel, rappellant toute sa prudence dans ce moment embarrassant, ne se montra irrité que de l'insulte faite à Lady Lattimer. Paroissant uniquement occupé des intérêts de cette amie, il lui offrit la main de Sir Charles pour sa fille, le substitua à tous les droits de son frere; & ce fils, trop soumis à ses volontés, victime de notre faute, consentit à réparer l'impru-

dence de Milord d'Angleſey. Son union avec Lady Sophie fut célébrée ce jour même, & l'acte de leur mariage devint celui de l'éternelle exhérédation de ſon frere.

En ſe déterminant à une démarche ſi hardie, ſi offenſante pour ſon pere, Milord d'Angleſey avoit renoncé à tous les avantages de ſa naiſſance, & poſitivement à ceux de l'acte & des teſtaments qui lui aſſuroient de puiſſants héritages, en épouſant Lady Sophie. Son titre ſeul lui reſtoit; le legs de ſon oncle, en le rendant maître d'une fortune bornée, le décida tout d'un coup, dans le temps où il cherchoit en vain des moyens de rompre ſes engagements & de m'enlever aux deſirs de ſon pere. Il ne fut donc point touché d'une perte à laquelle il s'étoit préparé; mais il gémit du ſort rigoureux de ſon frere; il répandit des larmes ameres, en ſongeant que ſon propre bonheur détruiſoit celui de Sir Charles. Il

croyoit avoir remarqué dans les inégalités du caractere de Lady Sophie, une raiſon prête à ſe déranger : malheureuſement pour ſon aimable frere, il ne ſe trompoit point ; l'aliénation de l'eſprit de cette Dame, ſe déclara peu de temps après ſon mariage, on ne put ni cacher ſa démence, ni remédier à ſon égarement ; ſa folie augmenta par les ſoins qu'on prit pour la guérir : bientôt il fallut ſouſtraire Milady Arundel à tous les regards, la renfermer à la campagne ; elle y vit encore. Sir Charles, à préſent Comte d'Arundel, ce Seigneur ſi riche, ſi puiſſant, ſi noble, ſi grand, ſi digne de faire le bonheur d'une femme eſtimable, & d'être heureux par elle, paſſe de triſtes jours, privé de l'eſpoir de donner de généreux Citoyens à ſa Patrie, & de laiſſer des héritiers de ſon nom & de ſes vertus.

Ces nouvelles affligeantes interrompirent notre joye, nous pleu-

râmes enſemble; mais dans les premiers mouvements d'une paſſion vive, ardente, conſerve-t-on longtemps des ſentiments qui lui ſont étrangers? Nous oubliâmes inſenſiblement l'Angleterre & le reſte du monde, pour nous livrer à la douceur des plaiſirs dont nous trouvions la ſource en nous-mêmes. Une maiſon ſimple, mais agréable, un air pur, des jardins ſpacieux, une entiere liberté, de l'aiſance ſans faſte, rendoient notre ſolitude délicieuſe. Qu'on eſt heureux d'aimer & d'être aimée! la nature a placé la félicité ſuprême au fond de notre cœur; nous la cherchons en vain dans tout ce que renferme ce vaſte Univers, c'eſt en nous-mêmes qu'elle réſide; mais comment conſerver un bien dont on ne diſpoſe pas ſeule? Hélas! l'objet qui nous le fait connoître, a la cruauté de détruire notre bonheur, dès qu'il ceſſe de la partager.

Après un an de ſéjour à la campagne,

pagne, le Comte me proposa de passer un peu de temps à Paris. Je consentis sans peine à y prendre une maison. La paix, qui régnoit alors entre la France & la Grande-Bretagne, rempliſſoit d'Anglois & la Cour & la Ville. Milord paroiſſant en public, ils s'empreſſerent à le viſiter: je ſentois de la répugnance à les voir; ma fuite avoit fait tant d'éclat, on en parloit ſi diverſement à Londres, la malignité mêloit des circonſtances ſi choquantes à cet événement; on me jugeoit capable de tant d'art dans ma conduite, d'une diſſimulation ſi profonde, d'une fineſſe ſi éloignée de mon caractere, que je ne pouvois ſans chagrin recommencer à tout moment l'apologie d'une démarche dont je n'aurois pu me pardonner l'irrégularité, ſi, comme on le croyoit en Angleterre, elle eût été préméditée.

Bientôt une foule de jeunes François s'introduiſit chez moi ſur les

pas de mes Compatriotes. L'étourderie, la préſomption & l'indécence les caractériſoient. Ils apprirent au Comte d'Angleſey à négliger un bien réel, pour courir après des plaiſirs frivoles. Sa tendreſſe délicate, ſa fidélité à ſes engagements, l'uniformité de ſa vie, devinrent l'objet de ces plaiſanteries légeres, qui amuſent l'eſprit & dégradent le cœur; de ces faillies vives & piquantes dont la tournure agréable ſemble adoucir la dureté, & accoutume peu à peu à jetter du ridicule ſur la ſageſſe comme ſur la folie. Tout eſt devenu ſuceptible de badinage dans ces heureux climats; on raille de tout, tout excite l'enjouement: par le ton ſingulier de la converſation, les vices, les vertus ſe confondent, s'enviſagent ſous un même point de vue; on rit également, & d'un homme mépriſable, & de celui qu'on ne peut ſe défendre d'eſtimer.

Quand l'attrait du plaiſir eſt l'unique lien de la ſociété, l'intérieur

des personnes qui la composent est indifférent, & l'on admet sans choix au nombre de ses amis, tous ceux dont les qualités apparentes promettent un amusement momentané. Milord d'Anglesey, doux, complaisant & foible, adopta aisément les faux préjugés de ses nouvelles connoissances; de mauvais conseils, de plus mauvais exemples séduisirent son esprit, l'emporterent sur ses principes. *Faire comme les autres*, est une dangereuse leçon; trop souvent elle conduit à renoncer aux inspirations de son cœur, à contracter sans goût des habitudes, à les conserver même en se les reprochant, par la difficulté d'en reprendre de conformes à ses premiers penchants.

Si le Comte ne cessa pas d'abord de m'aimer, il cessa bientôt de me donner des marques publiques de sa tendresse. Séparés d'appartement, nous commençâmes à vivre avec cette exacte politesse, compagne de

la froideur, triſte préſage du dégoût; mon amour pour la retraite offrit un prétexte de me laiſſer ſeule, de chercher au-dehors des amuſements qui me flattoient peu. Milord ſortoit de bonne-heure & rentroit tard: la crainte de troubler mon repos, l'engageoit ſouvent à paſſer pluſieurs jours ſans me voir. Si, preſſée du deſir de lui parler, de me plaindre de ſa négligence, j'allois le trouver dans ſon appartement; je le voyois environné de jeunes impudents, dont la préſence m'étoit inſupportable. Milord rougiſſoit devant eux de montrer de l'amitié, même des égards, à celle qui avoit droit d'attendre de lui des préférences & de la tendreſſe. Son embarras, ſa contrainte me forçoient à m'éloigner, à me priver de la douceur de le voir & de l'entretenir.

Peut-être vous paroît-il étonnant que dans un pays où tout ſemble ſoumis à la beauté, on cherchât à m'enlever le cœur du Comte, à me

chagriner, moi dont la jeuneſſe & les agréments devoient inſpirer de l'amour & des complaiſances; mais une femme modeſte, dont l'ame eſt ſimple, l'eſprit réfléchi, qui aime ſes devoirs & ſe montre déterminée à ne jamais s'en écarter, eſt par-tout un objet reſpectable, mais inſipide & négligé. Les hommes, attirés près de nous par le deſir, par l'amour-propre, ſe propoſent de nous rendre foibles, s'occupent avec plaiſir des moyens d'y réuſſir. Ils nous ont fait une vertu de la réſiſtance, mais cette vertu les rebute loin de les attacher. Ils ne veulent pas admirer une femme, ils veulent la ſéduire; celle que la ſageſſe & la décence gardent contre leur attaques, perd à leur yeux tous les charmes dont ſa ſévérité leur ôte l'eſpérance de jouir.

La conduite de Milord d'Angleſey me pénétra de douleur; triſte, inquiete, ſolitaire, & preſque farouche, je paſſois les jours à pleu-

rer son absence, & les nuits à compter les moments qu'il donnoit à ses plaisirs. J'éclatai en plaintes, en reproches; ma tristesse & mes larmes l'éloignerent davantage. Assidu chez toutes les femmes dont la réputation attaquée annonçoit un triomphe sûr, il devint le héros de mille aventures; invité, retenu, enlevé, il étoit par-tout; on le voyoit sans cesse, on le desiroit encore. Pour comble d'erreur, d'ingratitude & d'indécence, il prit une maîtresse, née dans l'état le plus bas, laide, sotte, rebut des moins délicats; mais intéressée, folle, hardie & infidelle. Tout ce qui composoit la société de Milord, s'empressa à former la cour de cette femme, & le vil essaim de ses nouveaux amis sembla gagner beaucoup en le voyant m'abandonner pour se livrer à ce commerce libre, autorisé par la mode, & lié par leurs conseils.

Dix-huit mois s'écoulerent sans

apporter aucun changement à ma ſituation. Seule, au fond de mon appartement, d'ameres réflexions, de douloureux regrets occupoient tous mes moments : je chériſſois encore l'objet de mes cruelles peines, je deſirois ſans ceſſe de voir le Comte, je me propoſois de lui parler avec douceur, avec modération, ſouvent je me flattois de pouvoir l'attendrir, le ramener à ſes premiers ſentiments : l'erreur de ſon eſprit ne me portoit point à mépriſer ſon cœur ; mais quand il s'offroit à mes regards, je me ſentois ſi humiliée de ſon indifférence, ſa froideur m'inſpiroit un dépit ſi violent, que des mouvements ſemblables à ceux de la haine, s'élevoient dans mon ame : un trouble inconcevable, une agitation continuelle, me rendoient ſa préſence pénible & preſque inſupportable, j'oublois combien je l'avois ſouhaitée : il ſortoit ; en le perdant de vue, je jettois des cris douloureux ; il déchi-

roit mon cœur en s'éloignant de moi; mon amour se rallumoit avec plus de force & d'ardeur : je me reprochois de n'avoir rien tenté pour ranimer sa tendresse; je recommençois à former de nouveaux projets, à concevoir de nouvelles espérances; elles se détruisoient le lendemain, & mon état & mes sentiments étoient toujours les mêmes.

Succombant enfin sous le poids de mon affliction, je devins méconnoissable. Foible, languissante, une fievre lente m'accabla, me fit entrevoir la fin prochaine de ma vie: je ne me plaignois pas de mon mal, je ne desirois point de secours, l'instant fatal ne me causoit aucun effroi: qu'avois-je à regretter? Abymée dans les plus sombres idées, je trouvois de la douceur à penser que Milord d'Anglesey, frappé du funeste spectacle qu'il s'étoit préparé lui-même, donneroit peut-être des larmes à mon sort; que ma mort réveilleroit en lui des souvenirs bien

tendres ; qu'elle graveroit mon image dans son cœur, & lui rendroit ma mémoire à jamais présente & chere.

Pendant que je m'occupois d'un temps où je ne serois plus, le Comte d'Anglesey ressentoit tous les maux qui suivent nécessairement le désordre de la conduite & le déréglement des mœurs. La plus grande partie de ses fonds dissipée, sa santé détruite, ses desirs éteints, des engagements pris, l'embarras du présent & la perspective de l'avenir troubloient son esprit & affligeoient son cœur. Dans cette position, la triste compagne de son sort s'offrit à son idée, il s'étonna d'avoir pu la négliger si long-temps; il gémit en s'avouant qu'elle partageroit la situation fâcheuse où son imprudence & sa légéreté le réduisoient. Le malheur ramene vers le sentiment. En se livrant à ses réflexions, Milord sentit renaître son amour pour moi; mais loin de se

rapprocher d'une femme ſenſible & indulgente, qui deſiroit ſi ardemment de le revoir, honteux de ſes égarements, il continua de m'éviter, fit pluſieurs voyages à la campagne, renonça à toutes ſes connoiſſances, ſe renferma près d'un mois à Atys; & quand il en revint, inſtruit de ma langueur, de ma foibleſſe, de la maladie qui me conſumoit, il balança encore, il n'oſoit ſe préſenter à mes yeux. Surmontant enfin la crainte des reproches qu'il avoit trop mérités, il entra un matin dans ma chambre; ſa vue me fit jetter un cri, & penſa m'ôter l'uſage de mes ſens; le changement qu'il apperçut en moi, pénétra ſon ame de regret & de douleur: Ah, grand Dieu, s'écria-t-il, eſt-ce Adéline que je vois! ô ma tendre & malheureuſe amie! Il ne put en dire davantage: ſes pleurs étoufferent ſa voix, il tomba à genoux devant mon lit, il ſaiſit mes mains, je m'efforçai de les retirer;

mais les ſerrant entre les ſiennes, les baiſant avec ardeur, il les baigna de ſes larmes : en voyant couler les miennes, un mouvement paſſionné lui rendit la faculté de s'exprimer : il ſe leva, me prit dans ſes bras; & me preſſant tendrement : Ah ! ne me prive pas de toi, s'écria-t-il, ne me punis pas, pardonne-moi, ô ma chere Adéline ! ne détourne point tes regards d'un criminel, vois ſon repentir : ſéduit, trompé, vain, léger, infidele, je ne ſuis plus digne de toi ; mais que ton cœur généreux s'éleve au-deſſus de tes juſtes reſſentiments : ranime-toi, rends-moi l'eſpérance de gémir à tes pieds tout le reſte de ma vie, d'avoir mérité ton indifférence & tes mépris.

Pendant qu'il parloit, des larmes de tendreſſe, de douleur & de conſolation inondoient mon viſage & ſe confondoient avec les ſiennes. Je paſſai mes bras languiſſants autour de lui ; & le ſerrant autant que ma

foibleſſe me le permettoit: Ah! comment, comment avez-vous pu, cruel, lui diſois-je, m'abandonner, me fuir, me réduire à l'état déplorable?.... N'importe, je vous pardonne, je vous aime, je n'ai point ceſſé de vous aimer; ſi mes jours vous ſont chers, j'accepterai les ſecours capables de les prolonger: ſi mon amour eſt néceſſaire à votre bonheur, vous ſerez encore heureux; banniſſez vos craintes, ſéchez vos pleurs, reprenez votre joye: ingrat! inhumain! le plus grand de vos crimes eſt de douter du cœur qui vous eſt attaché.

Un aveu naïf de toutes ſes fautes, ſuivit l'attendriſſement du Comte. Son repentir étoit ſincere; ſes ſoins, ſes empreſſements, ſon aſſiduité près de moi, ſa fermeté à refuſer de voir ſes cruels amis qui l'avoient égaré, ne me laiſſoient aucun doute ſur la vérité de ſon retour. Ma ſanté ſe rétablit, le ſacrifice des deux tiers de notre revenu arrangea les affaires

qui inquiétoient Milord d'Anglesey. Nous retournâmes dans notre retraite, nous y reprîmes nos anciennes habitudes; mais un cœur blessé par une main chere, conserve toujours la trace du trait dont il a senti l'atteinte. On pardonne, il est vrai, il est possible de pardonner; il ne l'est pas d'oublier. J'aimois encore; mais ce sentiment vif & délicat, auparavant la source de mille plaisirs délicieux, élevoit alors dans mon ame des mouvements tristes & douloureux. La présence du Comte, loin de m'inspirer comme autrefois une joye pure, d'exciter en moi une flatteuse émotion, me rappelloit l'amertume où la privation de ce bien desiré m'avoit si long-temps livrée. Les expressions de son amour m'affectoient beaucoup; elles ne me séduisoient plus: ses caresses me touchoient; mais des soupirs, des larmes m'échappoient dans les moments où ma sensibilité devoit éclater par de tendres transports. Capa-

ble encore de sentir toutes les peines que l'amour peut causer, je ne l'étois plus d'en goûter les douceurs; il faut être toujours préférée, pour conserver l'illusion nécessaire au bonheur; si l'interruption des amusements rend leur attrait plus fort & plus piquant, par un effet contraire, celle des plaisirs du cœur en détruit pour jamais les charmes.

Le Comte ne se trouvoit pas plus heureux que moi. Sa premiere ardeur rallumée, le rendoit attentif à mes moindres mouvements. L'extrême tristesse dont je ne pouvois me défendre, l'allarmoit sur mes sentiments. Il se persuada que je ne l'aimois plus. Il ne se plaignit pas, mais il s'affligea. Les veilles, les excès de toute espece, avoient affoibli son tempérament. Ses chagrins abattirent ses esprits. Peu à peu il tomba dans une sombre mélancolie dont rien ne pouvoit le distraire. Son état m'effraya; il ranima la vivacité de mon atta-

chement. Mes craintes, mes soins, mes attentions, auroient dû lui prouver combien il m'étoit cher; mais sa fatale prévention lui fit attribuer au devoir & à la compassion toutes les assurances que je lui donnois de ma tendresse.

Obstiné à me cacher le principe de sa douleur, il me livra à mille inquiétudes. Je m'arrêtai à penser que la diminution de sa fortune, l'ambition naturelle à un homme né pour posséder de grands biens & briller dans un haut rang, pouvoit exciter ses regrets. J'imaginai que peut-être il se repentoit d'avoir trop sacrifié à l'amour, au desir de s'unir à moi : je m'accusai des peines dont je le voyois accablé. Je me répétai cent fois, que Milord d'Anglesey n'eût point cessé d'être heureux, si, plus attachée à mes devoirs, je ne m'étois point livrée à la douceur de lui donner des preuves de ma tendresse, d'augmenter la sienne par l'aveu de

mes sentiments. Pénétrée de ces idées, je pris le parti de m'immoler à son bonheur, & de tout tenter pour ramener le calme dans son esprit & la paix dans son cœur.

Depuis notre départ de Londres, Sir Charles n'entretenoit aucun commerce direct avec son frere. Milord Arundel avoit exigé de lui un serment de ne point recevoir de lettres du Comte d'Anglesey; même, si le hazard ou la surprise en faisoient tomber entre ses mains, de n'y jamais répondre. L'engagement de Sir Charles m'étoit connu: cependant j'osai recourir à lui dans l'amertume de mon cœur. Je lui écrivis; ma lettre commençoit par une peinture touchante de la situation de son frere. Je ne lui cachai rien, ma confidence fut sans reserve. Je le suppliois ensuite d'intercéder auprès de Milord Arundel en faveur du Comte, d'employer ses soins & ses efforts à lui rouvrir la maison paternelle, à l'admettre

au

au partage des bénédictions de son pere, à obtenir le pardon d'un fils déjà trop puni, par le reproche de son cœur, des fautes dont aux yeux d'un parent indulgent sa jeunesse pouvoit être l'excuse. Je promettois de ne jamais offrir aux regards de Milord Arundel un objet capable de ranimer ses ressentiments : contente de la part que j'aurois à cette heureuse réconciliation, je me retirerois au fond d'une Province éloignée de Londres; j'y vivrois seule, ignorée, sans rien exiger d'une famille où j'avois porté le trouble & la douleur. Ainsi détachée de tout intérêt personnel dans la priere ardente que je lui faisois, je terminois ma lettre en assurant Sir Charles que tous mes vœux seroient remplis, si, par le sacrifice de mon propre bonheur, je pouvois rendre au Comte d'Anglesey la protection de son pere, l'amitié de son frere, & l'espoir de rétablir sa fortune.

Je fus trois semaines sans recevoir une réponse dont l'attente me causoit la plus vive inquiétude. Je gardai le secret sur cette démarche, dans la crainte que le Comte ne la blâmât. Il s'affoiblissoit considérablement; les secours de l'art le fatiguoient sans opérer aucun changement en lui. Rien ne peut agir, me disoit-on, contre une imagination blessée & des forces épuisées. Je frémissois à la seule idée de le perdre; je lui cachois mes pleurs & mes allarmes; je le servois, je ne le quittois point. Mon cœur se brisoit à tous moments; je n'espérois plus de nouvelles d'Angleterre, quand un jour on m'annonça un Etranger. Il demandoit avec empressement à me voir. L'esprit frappé que ce pouvoit être un messager de Sir Charles, j'allai le recevoir; mais quelle fut ma surprise en l'appercevant lui-même! Je poussai un cri, il vint à moi les bras ouverts, me pressa tendrement; &

me voyant interdite : Eh quoi, ma sœur, me dit-il, d'un ton doux & triste ; eh quoi, ma vue vous effraye? Que votre abattement me touche! Grand Dieu, serois-je arrivé trop tard ! Parlez, Milady, parlez, où est mon cher d'Anglesey ? Ai-je encore un frere, un ami?

Nous étions dans la chambre qui précédoit celle du Comte, il m'avoit entendu crier; croyant s'être trompé, il prêtoit l'oreille ; le son de la voix de son frere pénétra jusqu'à son cœur. Ah, qu'entends-je, s'écria-t-il, Charles, mon cher Charles ! Est-ce toi ? est-ce bien toi? Son frere courut à lui; & se précipitant dans ses bras, leurs mutuelles exclamations, des larmes, l'expression de la joye, de la douleur, & de tendres caresses, furent longtemps les seuls interpretes de leurs sentiments.

En croirai-je les vœux ardents de mon cœur, dit enfin le Comte

d'Angleſey, mon pere m'a-t-il pardonné? A-t-il au moins révoqué cet ordre cruel qui me privoit de la douce conſolation de voir mon frere, de lui prouver ma ſincere amitié? Eſt-ce de ſon aveu.... Reſpectons ſa mémoire, interrompit Sir Charles; nous n'avons plus de pere. Quoi, s'écria le Comte, mon pere eſt mort! il eſt mort ſans me pardonner! avec des ſentiments de haine contre ſon malheureux fils! Non, mon frere, reprit Sir Charles, d'un ton attendri; non, il ne vous haïſſoit pas. Le pouvoir qu'il m'a donné de vous punir, eſt la preuve de ſon indulgence. En s'obſtinant à ne point changer ſes diſpoſitions, ſans doute il ſe repoſoit ſur mon amitié du ſoin de vous rendre heureux. Pleurons-le, mon frere, & ne nous établiſſons point juges de ſes actions. Je vous plains, je plains Milady d'Angleſey. Vous avez manqué tous deux aux égards que vous impoſoient des devoirs

sacrés; mais oublions tout, réparons tout. Revenez dans votre Patrie, dans la maison de vos peres. Non, mon cher Comte; non, mon aimable sœur, ajouta-t-il, en serrant nos mains entre les siennes; non, vous n'êtes point déshérités. Périsse le frere inhumain qui accepte les dons de la colere, ose à l'abri des Loix jouir seul d'un bien dont l'équité exige le partage, & peut contempler dans l'abaissement, dans la misere, celui que la nature destine à être son premier ami!

Une façon de penser si noble, n'étoit pas étrangere au cœur de Milord d'Anglesey. Elle ne l'étonna point, mais elle le toucha vivement. Il se jetta dans les bras de son frere, il y pleura long-temps, lui demanda cent fois pardon d'avoir été la cause innocente de son mariage avec Lady Sophie. Le détail où il entra sur ses sentiments pour moi, sur les événements qui

nous intéreſſoient tous deux, me découvrit les idées & les chagrins dont il nourriſſoit l'amertume depuis notre retour à la campagne. Milord Arundel lui montra ma lettre ; elle l'attendrit. Mais par une ſuite de ſon imagination bleſſée, l'offre que je faiſois de le quitter pour lui rendre la faveur de ſon pere, le confirma dans la penſée que j'étois entiérement détachée de lui. Il me regarda d'un air triſte; & détournant ſon viſage, s'efforçant de cacher ſes larmes : ô ma chere Adéline, s'écria-t-il, qu'eſt devenu le temps, l'heureux temps où vous m'aimiez ? Auriez-vous deſiré alors de me procurer un avantage acheté par une ſi dure ſéparation? Quoi, vous vouliez m'abandonner? Mais j'ai mérité mon infortune, je ne me plains que de moi-même.

Combien cet injuſte reproche me fit répandre de larmes ! Qu'il eſt de peines différentes pour une

ame sensible! Comme Milord Arundel avoit passé la mer avec le seul dessein de nous engager à le suivre en Angleterre, il voulut attendre près de nous le rétablissement des forces de son frere. Il demeura à Atys. Ses soins, son amitié, le plaisir que le Comte paroissoit prendre à le voir, à lui parler, ranimerent mes espérances. Je me flattai d'un heureux changement dans son état; mais je devois le perdre. J'étois destinée à sentir toutes les douleurs dont un cœur tendre peut être pénétré. Par une fatalité cruelle, ces mêmes mouvements, que je croyois capables de dissiper sa langueur, ces émotions nécessaires, disoit-on, pour donner du ressort à ses sens assoupis, lui causerent une inflammation violente. Les secours de l'art devinrent impuissants. Dix jours après l'arrivée de Milord Arundel, l'aimable, l'infortuné Comte d'Anglesey expira dans nos bras. Les pleurs qu'après cinq ans

ce triſte ſouvenir m'arrache encore, doivent vous donner une idée de la douleur où me livra ce funeſte événement.

Pendant que mon déſeſpoir mettoit ma vie en danger, Milord rendoit les derniers devoirs à ſon malheureux frere. Il le fit embaumer & porter à Arundel dans le tombeau de ſes ancêtres. Je reſtai trois mois incapable de conſolation. Mes cris, mes gémiſſements entretenoient les chagrins de Milord Arundel. Sa tendre compaſſion l'attachoit près de moi, il mêloit ſes larmes avec les miennes; enfin il parvint à me faire quitter des lieux où l'amertume de mes regrets ſe renouvelloit ſans ceſſe. Nous revînmes à Londres; mais ne pouvant me déterminer à paroître, à voir du monde, il me conduiſit ici. Je paſſai l'année de mon deuil dans cette charmante ſolitude. Le temps n'effaça point ma triſteſſe. Je me deſtinois à vivre ſeule, à m'occu-

per toujours des triſtes ſouvenirs dont mon ame étoit remplie. Mais Milord Arundel avoit promis à ſon frere de me rendre heureuſe, & cet engagement lui paroiſſoit inviolable.

Il venoit ſouvent me voir. Ses ſoins généreux me procuroient tout ce qu'il croyoit capable de me plaire. Ma ſœur, me dit-il un jour, j'attends un effort de votre complaiſance. Ma tendre amitié mérite de l'obtenir. Le ciel ne me permet pas de faire le bonheur de la femme qu'il m'a donnée; j'ai perdu la douce eſpérance de vivre avec un frere dont j'étois l'ami : privé du plaiſir d'élever une famille, preſque ſans parents, je me vois environné d'étrangers; vous, qui deviez tenir le premier rang dans ma maiſon, refuſerez-vous de l'habiter, de la diriger, d'en faire les honneurs, de la rendre aimable pour moi, & attrayante pour les autres? Venez, Milady d'Angleſey,

ajouta-t-il, venez à Londres. Daignez partager la fortune d'un frere, d'un ami. Dès ce moment je vous donne sur tout ce qui m'appartient, l'autorité que j'accorderois à la propre fille de mon pere, & j'aurai pour vous la condescendance, le respect & la tendresse qu'elle auroit droit d'attendre de moi.

Le ton dont Milord Arundel me fit cette obligeante priere, me persuada que je l'affligerois par un refus ; je consentis à ses desirs. A mon arrivée à Londres, je trouvai Lady Lattimer disposée à oublier le cruel procédé dont j'avois payé sa tendresse & ses bontés. Je pleurai beaucoup en la revoyant ; elle me rendit son amitié, & voulut bien attribuer mon imprudence à ma grande jeunesse. Une cour brillante m'environna bientôt. On s'empressa à me plaire, à m'amuser. Je demeurai indifférente ; mais des soins qui ne peuvent toucher, fer-

vent pourtant à distraire : si je ne perdis pas le souvenir de mes peines, j'éprouvai au moins qu'une continuelle attention pour les autres, nous arrache insensiblement à nos propres idées, & nous rend enfin capables d'éloigner de notre esprit les réflexions affligeantes qu'entretiennent la retraite & l'habitude de s'occuper de soi-même.

Que l'amitié vous engage à m'imiter, ma chere Jenny, continua la Comtesse ; promettez-moi de ne plus nourrir votre mélancolie par une application constante à vous rappeller vos chagrins. Milord Arundel me demande toujours si vous êtes heureuse : ses lettres sont remplies de l'intérêt qu'il prend au sort de mon aimable amie. La fin de la campagne est prochaine, il va bientôt revenir ; jouissez dès-à-présent de la douceur de penser que vous avez en lui un protecteur puissant & zélé. Cessez donc de répandre des larmes, quittez ces ha-

bits lugubres. Nous allons attendre à Londres le retour de mon frere, une foule nombreuſe va nous environner. Si vous conſervez au milieu du monde cet air abattu, on imaginera que ma parente trouve chez moi des ſujets de s'attriſter. Cette gravité, ſi peu convenable à votre âge, ces longs ſoupirs, vos yeux toujours humides de pleurs, exciteront la curioſité. On voudra ſavoir pourquoi vous avez laiſſé la Province, qui vous êtes, d'où naiſſent vos ennuis : ces conſidérations doivent vous porter à faire un effort ſur vous-même ; je l'attends de votre raiſon, & je l'exige de votre amitié.

Fin de la troiſieme Partie.

Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg